



Élise Faure-Boucharlat, Tommy Vicard, Bruna Maccari-Poisson et Sophie Savay-Guerraz

## Pots et potiers en Rhône-Alpes Époque médiévale, époque moderne

Alpara

---

# Chapitre 3. L'évolution du vaisselier régional du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

---

DOI : 10.4000/books.alpara.1055  
Éditeur : Alpara  
Lieu d'édition : Lyon  
Année d'édition : 1996  
Date de mise en ligne : 2 juin 2016  
Collection : DARA  
EAN électronique : 9782916125312



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

FAURE-BOUCHARLAT, Élise ; et al. *Chapitre 3. L'évolution du vaisselier régional du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle* In : *Pots et potiers en Rhône-Alpes : Époque médiévale, époque moderne* [en ligne]. Lyon : Alpara, 1996 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1055>>. ISBN : 9782916125312. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1055>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

## Chapitre 3. L'évolution du vaisselier régional du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

---

- 1 Il est temps, maintenant, de procéder à une synthèse générale de la céramique à Lyon et ses environs, pour une période comprise entre la fin du XIIe s. et le XVIIIe s. Cette démarche, novatrice pour la région, est maintenant possible pour plusieurs raisons : en amont, il faut évoquer la quantité de mobilier disponible, son extrême variété et le fait qu'il couvre une période de près de sept siècles ; mais le plus important reste l'établissement d'un code typologique qui permette de classer toutes ces céramiques et de les étudier en même temps et selon les mêmes normes. Nous avons donc à notre disposition une véritable banque de données, qu'il suffit d'utiliser.
- 2 Un document utile aux archéologues : c'est évidemment le but premier de cette démarche. Dans le souci d'éviter le piège de la « spécialisation » à outrance, de la description systématique de la moindre petite lèvre, du moindre changement d'orientation dans un col ou une panse, nous avons opté, la plupart du temps, pour une description littéraire des céramiques ; le renvoi indispensable aux codes des types se fait entre parenthèses.
- 3 Mais la demande des chercheurs est multiple dans ce domaine : précision typologique, technologique, ou vue d'ensemble sur une période donnée ; trois axes de recherches sont proposés, trois éclairages différents, mais néanmoins complémentaires : une synthèse des fonctions, dont les termes sont décrits en chapitre 1, une synthèse par groupe technique-les familles-, et une synthèse par siècle.
- 4 Évidemment, une telle démarche ne peut éviter certaines répétitions ; si les trois synthèses donnent une vue globale de ce matériel, et surtout de son évolution à travers le temps, chacune d'entre elles peut néanmoins être lue indépendamment.

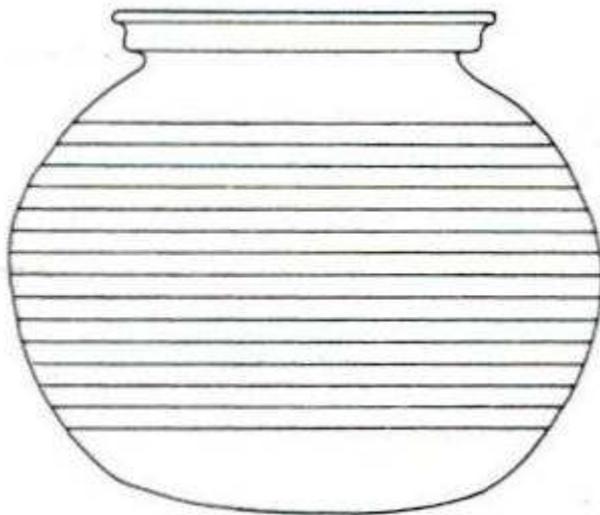
### Synthèse fonctionnelle

- 5 Pour faciliter l'approche, les vases sont présentés dans chaque famille, par fonction, tout en respectant l'évolution chronologique.

## Oule, marmite et pot à cuire

- 6 Produite en commune grise G, l'oule (**1371**) est un vase bien connu depuis la publication du matériel de Lyon et de Vienne (Reynaud 1975 ; Boucharlat 1978). L'élaboration de ce récipient ne change pratiquement pas du Xe s. jusqu'au début du XIIIe s. : les oules de la phase A, silo S 16, du château d'Anse sont pratiquement identiques à celles de Saint-Georges de Vienne ou du Groupe Episcopal de Lyon : fond bombé, panse globulaire, absence de col et d'élément de préhension et, bien sûr, l'omniprésente lèvre en bandeau qui termine, au début du XIIIe s., une carrière commencée quelques huit siècles plus tôt (**fig. 137**). Il convient de constater l'absence de marmites sur les sites des XIe, XIIe s., ainsi que sur la fouille de la rue Palais-Grillet. Mais on peut les trouver, mélangées avec les oules, peut-être dès la phase A de S 16 à Anse, et en tout cas dans la phase B ; ce phénomène est également perceptible sur le site de la place de la Bourse, où pas moins de quatre types de marmites sont recensés : c'est donc dans le premier quart du XIIIe s. qu'il faut placer leur apparition. La marmite et l'oule coexistent quelque temps, puis la seconde disparaît au bénéfice de la première : au milieu du XIIIe s., tout est joué. A partir de là, il devient impossible de distinguer une évolution de ce récipient, d'autant plus que bon nombre d'exemplaires sont incomplets. Le profil de la panse, celui du fond, l'emplacement des anses et la présence de col ne constituent pas des critères de datation et tous les cas de figure cohabitent : l'absence de col peut être liée à des anses accrochées sur la lèvre (**10121**), comme son absence, à des anses positionnées à un endroit identique (**10191**), voire même sur le col (**10141**, **10221**). En règle générale, pour l'ensemble des marmites du XIIIe s., les fonds bombés sont majoritaires, mais on note quelques exemplaires hémisphériques ; par contre, le fond plat semble inconnu. D'autre part, on remarque que le profil des lèvres tend à se simplifier.

137



- 7 Sans passer en revue l'ensemble de ces marmites, il faut attirer l'attention sur certains exemplaires : ainsi, un vase montre un départ d'anse à la jonction d'un col rectiligne et d'une panse globulaire, un profil et un emplacement que l'on ne retrouvera plus par la suite (**10161**). Un autre récipient, dont on ne connaît pas le profil complet, mais

pourvu, lui aussi d'un col, est signalé sur plusieurs sites d'époque médiévale : on a peut-être là un repère chronologique, inexploitable pour l'instant (**10321**). Problème identique pour une marmite à lèvre horizontale et col court droit d'où partent deux anses plates opposées reconnue sur divers sites, et qui pourrait servir de critère de datation (**1441**).

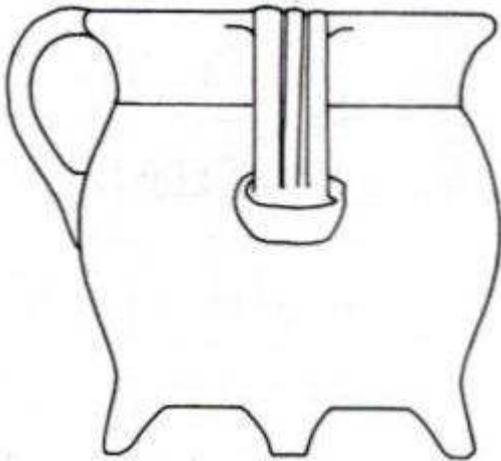
- 8 Le XVe s. est plutôt avare en marmites entières de famille G ; on trouve toujours les fonds bombés ou hémisphériques, les panses globulaires et les petits cols évasés. Les anses s'attachent aussi bien sur le col que sur la lèvre, qui, dans l'ensemble, demeure de conception simple.

138



- 9 Au début du XVIe s., la production en commune grise reste encore bien imprégnée de tradition médiévale (**fig. 138**). L'observation des huit types de marmites à notre disposition pour cette période montre, une nouvelle fois, que l'emplacement des anses, la présence ou l'absence de col, le profil de la panse et celui du fond ne constituent pas des critères de datation. Tout au plus, on remarquera l'absence de fonds plats. Par contre, un élément se détache de cet ensemble : il s'agit d'une marmite qui, avec ses anses coudées de section ronde, imite les récipients en métal (**1311**). Cette particularité en fait un bon repère chronologique, puisque ce vase commence sa carrière sans doute à la fin du XVe s. et perdure jusqu'à la fin du XVIe s., et même jusqu'au début du siècle suivant. Dans la fosse 4109 de Saint-Vincent, qui contient 19 marmites à anses coudées, un liard de Trévoux, daté de 1608-1626, trouvé dans le remplissage, suggère que le type **1311** est encore utilisé à cette époque. Cette information n'est pour l'instant pas vérifiée par d'autres découvertes et doit être considérée avec toutes les précautions d'usage. En ce qui concerne la date de disparition de ces marmites, les 1593 fragments de commune grise trouvés dans le remplissage du puits de Saint-Vincent, montrent qu'au milieu du XVIIe s., le type **1311** n'est plus en service.
- 10 Pour la première moitié du XVIe s., le remplissage de quatorze fosses permet de mettre en évidence la disparition de nombreux types propres à l'époque médiévale, au profit d'un catalogue plus que restreint, dominé par les marmites à anses coudées (**1311**) ; celles-ci monopolisent pratiquement toute la production, secondées par quelques marmites de conception plus ordinaire (**1321**). La fouille de la place des Terreaux, ainsi que celle d'une fosse dépotoir à Saint-Vincent, démontrent que cet état de fait ne change pas au milieu du XVIe s.

- 11 Dans la première moitié du XVIIe s., la situation se simplifie encore : la production en commune grise ne fournit qu'un type de récipient, lequel apparaît d'ailleurs à cette époque (**1221**). Il diffère par son fond plat et sa panse ovoïde, presque droite ; les anses, relativement réduites, sont consolidées par des bandes d'argile verticales à décor digité. Ce type va être le seul représentant de la commune grise G jusqu'au XVIIIe s. : pour cette production, le règne de la marmite globulaire est terminé ; il faut maintenant parler de pot à cuire.
- 12 L'apparition de marmites en pâte rouge glaçurée R1, sur les sites du château des Tours, à Anse (dépotoir 35, type **1391**), et rue de la Monnaie, à Lyon (types **1381 et 1441**) reste, pour le milieu du XIIIe s., l'une des grandes surprises. Ces récipients ne sont présents qu'en nombre extrêmement limité, de Tordre d'un seul exemplaire par type. On remarque, d'ailleurs, qu'on s'est souvent contenté de cuire en mode oxydant des vases existant en commune grise (**1381, 1441**). Mais la volonté de se démarquer de la production sombre est bien présente : ainsi, certains vases sont bien les précurseurs des marmites du XVIe s. (**1441**). Par contre, le manque d'information relatif au XVe s. ne nous permet pas de suivre l'évolution de ces récipients<sup>1</sup>. On constate cependant qu'au XVIe s., le catalogue s'est considérablement enrichi, puisqu'on recense plus d'une dizaine de types. Quelles sont les caractéristiques de ces marmites ?
- Une série à panse ovoïde, à fond bombé, sans col, aux anses partant de la lèvre pour s'accrocher au milieu de la panse (**1351 et 1352**).
  - Une série à panse globulaire, à fond plat, à col court et aux anses accrochées sur la lèvre et le milieu de la panse (**1831 et 1832**).
  - Une série à panse globulaire, à fond hémisphérique, avec ou sans col, aux anses attachées sur le haut et le milieu de la panse (**1411, 1412, 1421 et 1422**).
  - Une série qui reprend les caractéristiques des marmites en famille G (**1311, 1441, 10131**).
  - Un vase qui mélange plusieurs tendances : panse ovoïde, fond bombé, col court évasé, deux anses opposées sur le haut et le milieu de la panse (**1331**).
  - Un vase à panse surbaissée, à fond bombé, considéré comme une variante des formes 141 et 142 (**1611**).
- 13 Tout ces vases montrent qu'en famille R1, la production tend également vers une certaine diversité en ce qui concerne les panses, les emplacements des anses et les fonds ; il faut noter, pour ces derniers, la présence de fonds plats, contrairement à la famille G. Les lèvres sont, en général, de facture simple, sans inflexion, ou simplement évasées, à simple inflexion externe, bien qu'un type se singularise par une double inflexion externe (**1352**). On retiendra, pour cette époque, les marmites de formes 141 et 142 qui sont un bon repère chronologique pour le XVIe s.
- 14 Dans la première moitié du XVIIe s., la production en commune rouge glaçurée R1 s'est considérablement réduite, à l'instar de la commune grise G, puisqu'on ne dénombre que deux types. L'un est déjà connu (**1331**) et l'autre, à panse ovoïde et fond plat tripode, se décline en plusieurs versions : coquemar à une anse, ou marmite à deux anses opposées ou accolées (**1211**) (**fig. 139**).

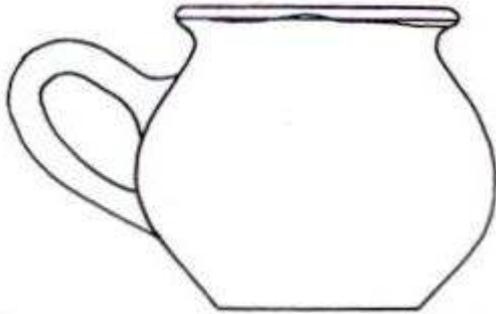


- 15 Il semble, à partir des données de fouille, que la production en commune rouge glaçurée R1 n'existe plus au XVIIIe s. : les 1 122 tessons recensés pour cette époque, qui donnent 152 vases, n'en fournissent aucun exemplaire. Les fouilles récentes de Condrieu confirment cette hypothèse, pour un contexte archéologique du milieu de ce même siècle (Rapport de fouilles, Feuillet, 1991).
- 16 Le service vert B1 produit également des récipients destinés à la cuisson, mais c'est seulement pour la première moitié du XVIe s. que nous identifions une marmite, ronde et massive, guère différente des autres productions (1811). Il s'agit sans doute d'une des rares concessions faites par le service vert à la forme globulaire, puisqu'à la même époque, apparaît un autre type de récipient (1521), à base étalée assortie d'une panse ovoïde haute et d'anses s'élevant bien au-dessus du niveau de la lèvre, et qui, avec une variante (1511), perdure jusqu'au XVIIIe s. Peut-être pouvons-nous déjà parler de pots à cuire ? C'est en tout cas l'option choisie par cette production au XVIIe s. (1711 et 1721) ou au XVIIIe s. (1531). L'originalité du service vert tient dans le fait qu'à fonction égale, il propose des profils différents des autres productions.
- 17 C'est dans la deuxième moitié du XVIIe s. que le service jaune B2 produit, dans le contexte culinaire qui nous intéresse ici, une marmite qui mélange l'archaïsme - panse ovoïde, col moyen évasé, deux anses opposées - et la nouveauté, avec un fond tripode et un manche creux perpendiculaire aux anses (1541). Ce récipient se retrouve également au XVIIIe s.
- 18 Que conclure de cette vue d'ensemble ? Jusqu'au début du XIIIe s., la vaisselle de cuisine est dominée par les ouïes ; puis apparaît la marmite et l'on assiste, du XIIIe s. au début du XVIe s., à un foisonnement de types divers. Le grand nombre de marmites-la plupart du temps présentes en unique exemplaire-et leurs caractères souvent incomplets empêchent l'établissement d'une évolution chronologique, du moins en commune grise G. Mais dès la fin du XVe s. ou le début du XVIe s., la marmite à anses coudées (1311) en famille G et les formes 141 et 142 en famille R1 peuvent servir de critères de datation. Le service vert B1 se démarque avec des produits différents, de haut niveau, quelle que soit l'époque. Le XVIIe s. reste marqué par une transformation radicale des récipients culinaires, sans doute liée à de nouvelles pratiques, avec, par exemple, l'apparition du potager, cet équipement qui permet de contrôler plusieurs feux de cuisson. Les

nouveaux types présents à cette époque, en famille G, R1 et même B2 pour la fin de ce siècle, constituent également de bon critères chronologiques.

## Coquemar

140



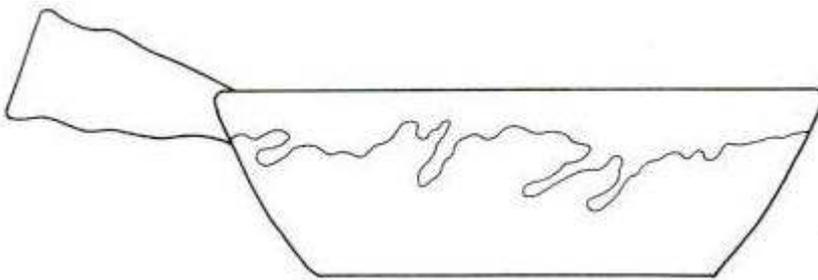
- 19 Entre le XIIe s. et le XIVe s., un seul exemplaire de coquemar, en commune grise G, est répertorié dans le cadre de cette étude (**10131**). Ce vase à une seule anse, qui ressemble à certains récipients de même époque (**10121, 1381, 11051**), est encore sous l'influence du profil des marmites, comme le montrent d'autres exemplaires, en provenance de la fouille de Tramassac, qui hésitent entre fond hémisphérique et fond plat (Maccari-Poisson 1994, pp. 93-116).
- 20 Au XVe s., d'après les fouilles de la Bourse, le coquemar continue d'être utilisé, et possède déjà ses caractéristiques propres : fond plat, panse ovoïde, col court et anse unique s'attachant sur la lèvre et le milieu de la panse ; il est fabriqué exclusivement en commune grise G. Il faut noter le fond plat, à une époque où les marmites ne montrent que des fond bombés ou hémisphériques ; le coquemar est vraiment destiné à être posé au coin du feu.
- 21 Pour le début du XVIe s., les fouilles ne restituent que deux exemplaires, de tradition médiévale, en commune grise G : l'un est déjà connu (10131), mais sur l'autre, le col brille par son absence ; de plus, il s'agit du seul exemplaire de coquemar pourvu d'un fond bombé ! (1361).
- 22 Dans la première moitié du XVIe s., on retrouve les caractéristiques des coquemars de Tramassac, mais, cette fois, produits en commune rouge glaçurée R1 (1841), ou en commune grise G (10172). Il faut mentionner un vase particulier, en provenance de la fouille de l'îlot Vieille Monnaie, à Lyon : le fond plat et l'anse unique n'étonnent pas, mais la panse rectiligne et l'absence de col sont l'expression d'une version originale du coquemar, jamais renouvelée par la suite, du moins d'après nos connaissances (1741).
- 23 Le milieu du XVIe s. n'apporte guère de nouveauté ; la fouille des Terreaux montre que le même type est disponible, en commune grise G ou en commune rouge glaçurée R1 (1841), tandis que le service vert B1 produit un récipient à fond plat, panse globulaire et anse unique, de facture classique.
- 24 Au XVIIe s, c'est au tour de la production verte sur engobe E1, de proposer un coquemar, copié sur d'autres familles, mais avec, comme particularité, une tache de glaçure qui s'étale sur la paroi et la lèvre, du côté opposé à l'anse (1841). Cette époque est marquée par l'arrivée de plusieurs marmites, qui se déclinent aussi en mode

coquemar (1211 en R1 et 1221 en G). C'est également à la même période que le service vert B1 inonde le marché avec une conception originale de ce récipient : le fond reste plat, la panse oscille entre un profil globulaire ou ovale ; dans les deux cas, le col est absent et l'anse, de section ovale, s'attache sur le haut et le milieu de la panse, après avoir formé une boucle qui remonte jusqu'au niveau de l'ouverture (1821) (**fig. 140**). Ce vase amorce une longue carrière qui le conduira jusqu'au XVIIIe s., époque où il reste seul en service. On note, à la charnière des XVIIe et XVIIIe s., l'apparition unique et anecdotique d'un récipient, en verte sur engobe E1, qui reprend les caractéristiques du coquemar, avec cependant une panse ovoïde dont le diamètre maximum se situe dans la partie supérieure (**1541**).

- 25 En résumé, si le coquemar n'évolue pratiquement pas en 400 ans, il est, par contre, produit en diverses familles : commune grise G, puis commune rouge glaçurée R1 ; il passe ensuite en verte sur engobe E1 et surtout en service vert B1. C'est d'ailleurs la seule famille qui le garde au catalogue, au XVIIe s., au moment où la marmite se transforme en pot à cuire.

## Poêlon

141

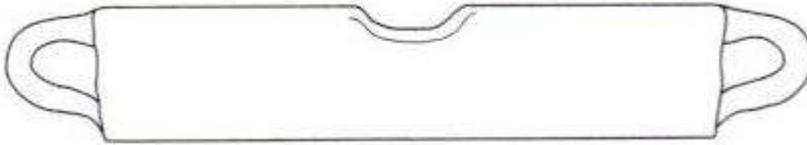


- 26 Il s'agit d'un récipient relativement minoritaire ; on en signale au XVe s., issu du dépotoir de la Bourse, à fond plat, paroi évasée, manche creux opposé à un bec pincé, produit en commune rouge glaçurée R1. La fouille de l'Hôtel-Dieu fournit un exemplaire, sans élément verseur, pour le début du XVIe s., pourvu d'un fond plat surmonté d'une paroi évasée courbe et terminé par un rebord sans inflexion où s'attache un manche creux (**3831**) (**fig. 141**). La fouille des Terreaux montre qu'au milieu de ce siècle, il existe un type, en service vert B1, assez semblable au précédent, si ce n'est un rebord à une inflexion externe horizontale, et que Ton retrouve aussi en plein XVIIe s. (**3832**). Pour la deuxième moitié de ce siècle, un nouveau type en commune grise G, issu d'Antonin Poncet, enrichit le catalogue ; le récipient, muni d'un manche creux opposé à un tenon de préhension, possède également un fond plat et une paroi légèrement évasée, mais celle-ci est suivie d'un col convergent (Vicard 1989, p. 159, fig. 10). Au XVIIIe s., l'exemplaire rencontré à l'Hôtel-Dieu ressurgit, mais cette fois en service jaune B2 (**3831**) ; cette pérennité de profil est liée aux contraintes fonctionnelles de ce récipient, qui ne prédisposent pas aux innovations morphologiques. On peut aussi se demander dans quelle mesure cette faible représentation des poêlons n'est pas due aux hasards des découvertes, plutôt qu'à un désintérêt de la part de l'utilisateur : pour répondre à cette question, il suffit d'évoquer la masse considérable de marmites à anses coudées présentes dans chaque contexte du

XVIe s. : une utilisation massive de poêlons laisserait des traces identiques. Ceci dit, on ne connaît pas la part prise, dans le mobilier de cuisine, par les poêles en métal.

## Lèchefrite

142



- 27 Ce récipient a une curieuse destinée : il apparaît au début du XVIe s. avec un type à paroi rectiligne et à deux anses opposées, perpendiculaires à un bec pincé, produit en commune rouge glaçurée R1 ou en verte sur engobe El (3111) (fig. 142). On le trouve jusqu'au milieu de ce siècle, parfois en service vert B1, puis il disparaît complètement. La fouille des Terreaux montre qu'à cette même époque, des lèchefrites en commune grise G sont utilisés, phénomène dont on se doutait grâce à des fragments recueillis sur d'autres chantiers. Le profil est identique au type précédent, mais le récipient est ovale et non plus circulaire ; deux manches creux coexistent sur un des côtés et un bec pincé est présent sur chaque largeur ; le choix d'une cuisson réductrice et l'absence de glaçure semblent étranges pour un vase où chaque utilisation fait pénétrer la graisse dans l'argile, qui en garde ainsi le goût. Ce récipient ne semble pas avoir été retrouvé pour des périodes postérieures. On sait pourtant, grâce au musée des A.T.P, que des lèchefrites identiques sont encore utilisés au XIXe s., mais, pour la région, entre le milieu du XVIe et le XVIIIe s., les découvertes archéologiques restent muettes.

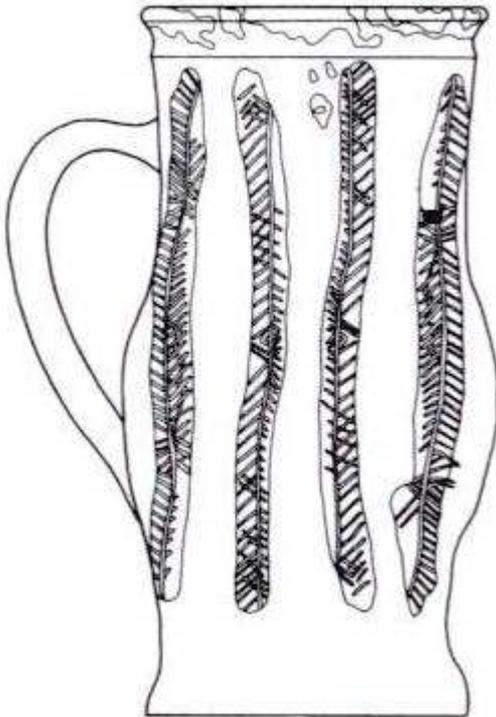
## Cruche, pichet et biberon

- 28 Dès les premiers niveaux médiévaux du site de Palais-Grillet, on trouve des traces de pichets en commune rouge glaçurée R1, en faible quantité, il est vrai. La date de cette apparition reste encore mal connue, mais se situe vraisemblablement à la fin du XIIe s. La quantité et la qualité des exemplaires trouvés à Anse montrent qu'au début du XIIIe s., il ne s'agit pas d'un événement marginal, mais bien d'une production de série. On détermine quatre types de pichets, qui, s'ils ne coexistent pas sur un même site, n'en sont pas moins considérés comme contemporains ; en effet, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible d'établir une chronologie des pichets, bien que certains éléments laissent supposer une évolution. Le type le plus connu et le plus représenté reste le pichet décoré de bandes moletées et/ou de pastilles d'argile, à pied haut et à grand col ; on le retrouve sur les cinq sites étudiés (fig. 144) (11121). Son profit général ne change guère, bien que certains montrent des pieds plus proéminents (cf. place de la Bourse) ou plus élancés (Rapport de fouilles, Monnoyeur 1992).

143



144



- 29 Les sites du château des Tours, à Anse et de la place de la Bourse, à Lyon, fournissent un autre pichet, plus simple, différent du précédent, avec une base étalée et un col peu prononcé (11111). D'après les données apportées par la fouille d'Anse, ce type aurait une durée de vie beaucoup plus courte que son homologue et se cantonnerait dans le tout début du XIIIe s., mais le manque de références ne permet pas de confirmer cette hypothèse. Les chantiers du quartier Saint-Vincent et de la rue de la Monnaie (îlot 24), à Lyon, ont permis la découverte d'un troisième type de pichet, dont le profil change beaucoup par rapport à ceux étudiés plus haut : panse surbaissée, fond plat sans pied, avec toutefois un col haut et rectiligne (11211). Les parentés avec les cruches à bec pincé (11061) sont plus qu'évidentes. Ces exemplaires, souvent anthropomorphes,

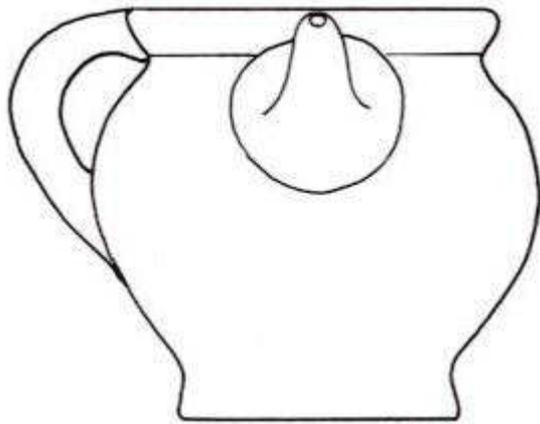
imitent également les cerclages de tonnelets en bois par des bandes horizontales d'argile rapportées. On les trouve aussi sur les sites de Clément V (Rapport de fouilles, Monnoyeur 1992) ou de Tramassac (Maccari-Poisson 1994), mais ils sont absents de la Bourse-ce qui peut être expliqué par la faible quantité de matériel-et également du château d'Anse, ce qui est plus troublant. Il s'agit peut-être d'un indice chronologique, que nous ne sommes pas en mesure, par manque de critères de datation absolue, de clarifier pour l'instant. Le dernier type de pichet n'a jamais été trouvé complet : on sait quand même qu'il possède un col rectiligne et surtout une panse surbaissée, dépourvue de décoration ; sa faible représentation dans les sites étudiés ne permet pas de le situer par rapport à ses confrères **(11212)**.

- 30 Il semble, en conclusion, qu'on puisse risquer une hypothèse d'évolution des pichets : dans un premier temps, on a un pichet à base étalée et col court évasé **(11111)**, d'une durée de vie très courte (phase A, dépotoir S16 à Anse), contemporain de l'exemplaire pourvu d'un pied et d'un grand col haut (11121) qui restera plus longtemps en circulation, peut-être en raison de son décor. Quand ce type tombe en désuétude, à peu près au milieu du XIIIe s., et au moment où il va être remplacé par la cruche à bec pincé (11061), un nouveau pichet à panse surbaissée-une sorte de précurseur de la crache-entre en jeu **(11211)**. Quant au dernier type, on ne connaît pas sa place dans cette évolution **(11212)**. Bien sûr, il faut prendre ce scénario avec toute les précautions d'usage par manque de critères chronologiques absolus ; quoi qu'il en soit, tout ceci a dû se passer dans une période extrêmement brève, entre la fin du XIIIe s. et la deuxième moitié du XIIIe s.
- 31 A cette même époque, on trouve encore quelques cruches à bec ponté, qui périront vite, face à la montée des productions en commune rouge glaçurée **(11051)**. Les profils n'ont pas bougé depuis le Xe s., mais, semble-t-il, les récipients ont gagné en dimension.
- 32 Responsable en grande partie de la disparition du pichet, la crache à bec pincé **(11061)** fait une entrée en force, en commune rouge glaçurée R1, à peu près au milieu du XIIIe s. : plus simple d'aspect, plus stable, de plus grande capacité, de facture plus sobre, en un mot, plus fonctionnelle, elle s'impose et se maintient, presque inchangée, jusqu'au XVIe s. **(fig. 143)**. Il s'agit aussi probablement d'une utilisation différente : on peut boire dans un pichet, ou servir à boire ; la crache, elle, sert uniquement à verser du liquide, son bec pincé est là pour le rappeler. Le profil de cette crache ne change pas, seule la lèvre subit quelques variantes, tout en restant simple. La quasi totalité des panses n'offre aucune trace d'ornementation, si ce n'est quelques graffitis ou lignes ondulées, tracées en creux dans la pâte, avant cuisson.
- 33 Au XVe s., la production en commune rouge glaçurée R1, n'est toujours pas avare de ce récipient ; le dépotoir de Tramassac et celui de la Bourse en fournissent de nombreux exemplaires, souvent rapidement décorés de bandes d'engobe. Il est à noter que, sur ces deux sites, ces craches voisinent avec les pichets surbaissés, autres rescapés de l'époque médiévale **(11212)**.
- 34 Au début du XVIe s., ces deux récipients arrivent en fin de carrière. Un vase, incomplet, suggère que la crache à bec pincé **(11061)** fut fabriquée en verte sur engobe E1, mais cette hypothèse ne peut pas être confirmée.
- 35 Curieusement, c'est à cette époque que réapparaît la cruche à bec ponté **(11051)** ; précisons tout de suite que ce type n'a rien à voir avec son homologue médiéval. Certains dépotoirs de la fin du XVe s., ou du début du siècle suivant, fournissent quelques exemplaires de craches à bec ponté, de très grande dimension, en commune

grise G, en commune rouge glaçurée R1 ou en verte sur engobe E1 ; les exemplaires appartenant à cette dernière famille ont souvent une cloison, percée de nombreux trous, située entre la panse et le bec. Malgré la présence de la famille E1, on pourrait penser qu'il s'agit là de matériel résiduel, mais les fouilles récentes de la place des Terreaux, zone IX, confirment l'utilisation de ces vases à cette époque. Il s'agit d'un phénomène que nous pouvons difficilement appréhender pour l'instant.

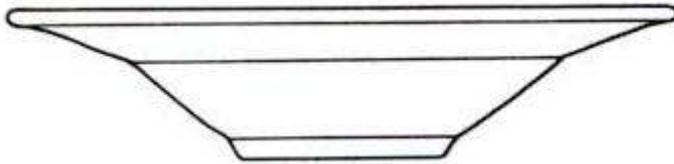
- 36 C'est donc au début du XVIe s. que se fait la transition entre la cruche d'époque médiévale et celle d'époque moderne (**1112**), qui va connaître une brillante destinée jusqu'au XVIIIe s. Ce type est un peu le prolongement du précédent ; il gagne en hauteur du fait de sa panse ovoïde, le col cylindrique se resserre et le fond montre une base étalée, parfois une amorce de pied (on se souvient que le type médiéval en était dépourvu) ; la lèvre reste simple, à faces parallèles, sans inflexion ; l'anse s'attache sur le col et le milieu de la panse, à l'opposé d'un bec pincé, parfois fortement marqué. Ce type est produit en service vert B1, en commune rouge R, en commune rouge glaçurée R1, sans décor, excepté pour un exemplaire, orné de traits à la barbotine, puis en verte sur engobe E1 au milieu du XVIe s. et, enfin, en jaune décorée E5 au XVIIIe s.
- 37 Au cours des époques, les cruches sont sujettes à de nombreuses variantes. Certaines ne concernent que le profil de la lèvre (**1113**), d'autres celui de la panse (**1119**) ; dans la première moitié du XVIe s., le bec pincé est parfois remplacé par un bec tubulaire (**1141**), dont on trouve déjà quelques fragments sur des sites d'époque médiévale ; au XVIIIe s., une anse en panier peut être ajoutée sur le rebord, afin d'accroître la prise en main (**1121**)<sup>2</sup>. La faïence, plutôt absente, se démarque, au XVIIIe s., par des récipients extrêmement décorés (**1151 et 1152**).
- 38 Il est difficile d'avoir une vue d'ensemble de l'évolution des cruches, particulièrement à l'époque moderne : chaque période voit son lot de nouveautés et de nombreux types ne sont présents qu'en un seul exemplaire.
- 39 Cependant, pour le Moyen Age, deux récipients servent de fil conducteur : il s'agit de la cruche à bec pincé de type **11061** qui se rencontre dès le milieu du XIIIe s. et perdure jusqu'au XVIe s., et de la cruche à bec ponté de type **11051** qui elle, connaît une carrière singulière, du Haut Moyen Age, jusqu'à l'aube de l'époque moderne.
- 40 Quant aux biberons (**fig. 145**), qui se distinguent par une taille réduite et un mince bec tubulaire, de rares exemplaires nous parviennent de la fouille de l'Hôtel-Dieu, datés du début du XVIe s. : l'un, en commune grise glaçurée G1, possède un fond plat, et une anse posée perpendiculairement au bec (**11031**), contrairement au second, en divers E8, dont l'anse se situe à l'opposé de l'élément verseur (**11041**). On trouve, dans la première moitié du XVIe s., un type à col court évasé (**11021**), une variante du type **11031**. En ce qui concerne les autres périodes, aucune trace de ce récipient n'est visible, du moins, dans le cadre de cette étude : on sait pourtant, grâce à la fouille des Terreaux, que certains sont disponibles en familles E1 et B1, pour le milieu du XVIe s.

145

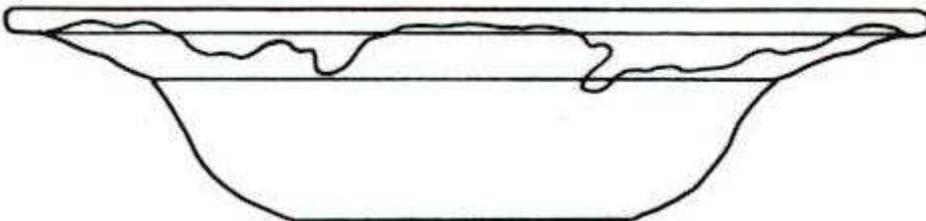


### Assiette et plat creux

146



147

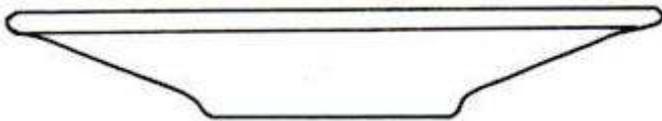


- 41 La différence entre une assiette individuelle et un plat réside généralement dans leurs dimensions ; mais la limite reste difficile à appréhender ; c'est pourquoi, dans cette étude, ces deux genres d'ustensiles seront abordés simultanément.
- 42 L'assiette apparaît timidement dès la fin du XVe s. (Terreaux, zone IX), en commune rouge glaçurée R1 ; le fond plat, la paroi évasée plutôt rectiligne et la présence d'un marli composent un profil qui ne change guère jusqu'à nos jours (**3311**) (**fig. 146, 147**). Au début du XVIe s., on trouve des assiettes en verte sur engobe E1, puis, dans la première moitié de ce siècle, en familles E4, E5, B1 ; cette dernière propose même une minuscule assiette, que Ton peut considérer comme de la dînette (**4311**), ainsi qu'un exemplaire de plat creux, également visible à la charnière des XVIIe et XVIIIe s. (**3811**).
- 43 Le milieu du XVIe s. n'apporte aucune surprise : l'assiette creuse (**3311**) continue sa carrière, présente dans de nombreuses familles (en E1, B1, R1, E2, E5, E7 et F, d'après les découvertes faites aux Terreaux).

- 44 Elle se décline, au XVIIe s., à peu près dans toutes les familles existantes, excepté en beige décorée E6, en commune grise G et en commune rouge R. Il n'est guère étonnant de constater que toutes ces assiettes se ressemblent, mises à part celles du service vert B1, caractérisées par un marli très incliné, dans le prolongement de l'axe de la paroi, ce qui donne au récipient une plus grande contenance. La deuxième moitié du XVIIe s. ne voit aucun changement, si ce n'est deux curieux exemplaires à fond hémisphérique, issus de la place Antonin Poncet et qui s'apparentent plutôt à des bassines, destinées à être posées sur un support (Vicard 1989, p. 171, fig. 35).
- 45 A la charnière des XVIIe et XVIIIe s., quelques nouveautés viennent enrichir le vaisselier : tout d'abord, il faut noter l'apparition du service jaune B2, qui propose des assiettes de facture classique (**3311**) ; on remarque aussi de nouvelles morphologies : sur certaines assiettes, la paroi se relève et devient légèrement évasée, presque droite (**3611**) ; sur d'autres, le rebord montre une inflexion externe oblique vers le bas (**3813**) ou un épaississement externe et interne (**3813**).
- 46 Au XVIIIe s., le type le plus connu (**3311**) se porte bien, puisqu'on le trouve dans sept familles (F, El, B1, B2, E4, E5, E2). Dans la série des formes 381, on peut rajouter un type, à une inflexion externe oblique vers le haut (**3812**), et la forme 361 s'enrichit d'un autre, à une inflexion externe horizontale (**3612**).
- 47 En résumé, il semble que les productions d'assiettes creuses ne s'appuient que sur un seul type, qui dure du XVIe s. jusqu'au XVIIIe s. (**3311**). A partir de la fin du XVIIe s., de nouveaux récipients, pourvus de profils différents, viennent en appoint.

## Assiette plate

148

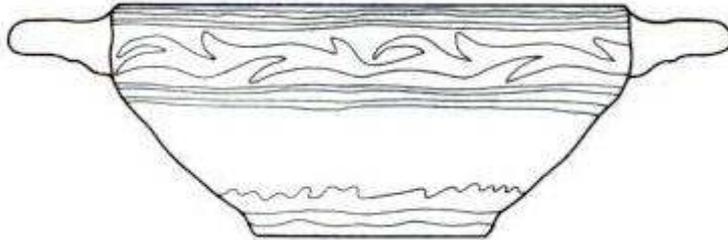


- 48 La première apparition de ce genre d'assiette se situe au milieu du XVIe s. Il s'agit d'un récipient à fond plat, sans paroi, à marli évasé, caractérisé par une face interne convexe et un rebord à épaississement interne, disponible en sgraffito E7 et en rouge décorée E2 (**4121**) (fig. 148).
- 49 Dès le XVIIe s., la rouge décorée E2, la jaspée E3 et les divers E8 produisent un type-avec un fond plat suivi d'un marli rectiligne très évasé-qui devient la référence pour les assiettes plates (**4111**).
- 50 Entre le XVIIe et le XVIIIe s., on ne note aucun changement ; les deux types précédents (**4121** et **4111**) sont toujours en service, de même qu'au XVIIIe, le premier en familles E8 et E7 et le second en familles E1, E4, E5, E8. C'est à cette époque qu'il faut leur adjoindre une assiette un peu particulière, avec une courte paroi évasée courbe, suivie d'un marli à face interne concave : c'est la caractéristique des assiettes en faïence blanche à liseré bleu, typiques du XVIIIe s. (**4211**).
- 51 Les assiettes plates ne sont donc représentées que par deux types, dont l'un semble être l'apanage de la famille E7 (**4121**). La faïence se réserve, à partir du XVIIIe, son propre type (**4211**). Il faut noter que certaines familles ne montrent pas d'assiettes plates dans

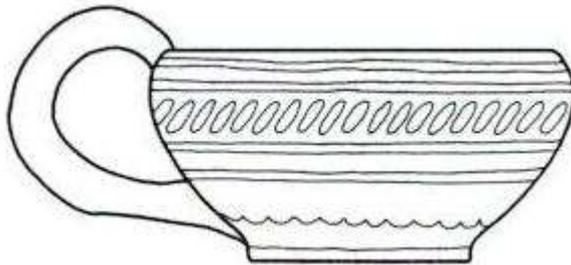
leur catalogue : c'est le cas de la verte sur engobe E1, des services vert et jaune B1 et B2, des communes rouge et grise glaçurées R1 et G1 : c'est-à-dire les seules productions non décorées.

## Écuelle et tasse

149



150



- 52 S'il existe un récipient qui semble sortir d'une production d'usine tant les exemplaires sont identiques, c'est bien l'écuelle. Il suffit de superposer de nombreux profils pour en être convaincu<sup>3</sup>.
- 53 L'écuelle se trouve, dès le XVe s., dans le dépotoir de Tramassac : elle possède un fond plat, une paroi rectiligne évasée, sans système de préhension et existe en commune rouge R ou glaçurée R1 ; mais c'est au début du XVIe s. qu'apparaissent certaines caractéristiques qui vont perdurer jusqu'au XVIIIe s. : fond plat, léger pied droit, paroi hémisphérique avec ou sans carène, rebord sans inflexion où s'attachent deux oreilles horizontales opposées, le seul segment qui se permette quelques variations de profils (3411). Au début du XVIe s., elle n'est disponible qu'en verte sur engobe E1 ; dans la première moitié de ce siècle, la jaune sur engobe E4 et les divers E8 en produisent également et au milieu du XVIe s., la jaune décorée E5, la rouge décorée E2 (fig. 149) et la faïence F. Au XVIIe s., c'est au tour de la commune grise glaçurée G1 et du service vert B1 de proposer leurs écuelles : on note, que, pour une fois, cette dernière production s'aligne sur les produits existants et ne se démarque pas par de nouveaux profils. Entre le XVIIe et le XVIIIe s., la jaspée E3 et le service jaune B2 s'ajoutent à cette longue liste. Pourtant, à cette époque, deux nouveaux types sont disponibles : l'un à paroi rectiligne légèrement évasée (3511) et l'autre, pourvu d'un petit pied cylindrique qui imite les productions en faïence (3521). Au XVIIIe s., certains types existent toujours, mais avec une carène plus prononcée et des oreilles davantage obliques (3411 et 3511).

54 La tasse suit un peu le même chemin que l'écuelle, mais sa popularité est moindre : le premier exemplaire apparaît au cours de la première moitié du XVIe s. ; il s'agit d'un type fabriqué en commune rouge glaçurée R1, à fond plat, paroi évasée rectiligne, pourvu d'une anse qui s'accroche sur le rebord et le bas de la paroi (**3261**). A cette époque, il existe aussi un récipient, incomplet, qui possède sans doute les mêmes caractéristiques (**30211**). Au milieu du XVIe s., seul le premier type est disponible et il faut attendre le milieu du XVIIe s. pour découvrir un nouveau profil ; il s'agit en fait d'une petite écuelle, pourvue d'une anse dont la courbure dépasse largement au dessus du rebord ; ce récipient est fabriqué en verte sur engobe E1, en rouge décorée E2 (**fig. 150**) et en jaspée E3 (**3421**). A cette même époque, un autre vase, présent en unique exemplaire et produit en E1, s'apparente plutôt à une dînette et ne comporte aucun système de préhension, même s'il ressemble à une écuelle (**3431**). La tasse de type **3421** continue à être disponible au XVIIIe s., en rouge décorée E2 et en divers E8. Les fouilles livrent aussi, pour cette période, le seul exemplaire de taste-vin rencontré dans toute cette étude, à paroi hémisphérique, pied annulaire, muni d'une seule oreille qui surmonte un anneau de préhension : le modèle n'est guère différent de nos taste-vin actuels (**3441**).

### Vases de transport, de stockage et de conservation

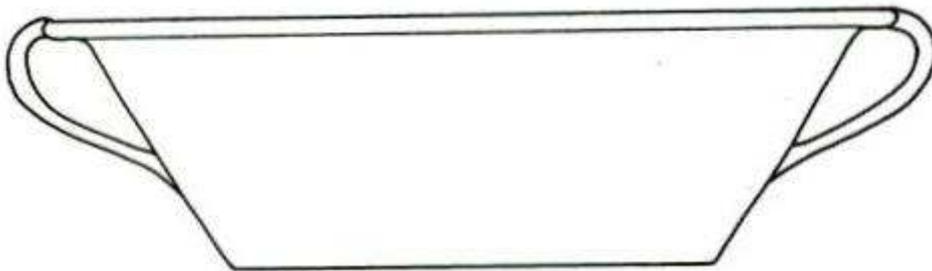
- 55 Malgré le peu d'exemplaires étudiés, il est facile d'identifier les vases de transport grâce à l'anse en panier, commune aussi bien aux pots qu'aux cruches. Pour la période comprise entre la fin du XIIe s. et le milieu du XIIIe s., les fouilles de la place de la Bourse et de la rue Palais-Grillet ont le mérite de révéler un pot de transport, qui reprend les caractéristiques de l'ouïe à lèvre en bandeau, mais muni d'une anse en panier accrochée sur le rebord (**10112**), lequel montre parfois un profil sans inflexion, à faces parallèles (**10111**). Ce genre de récipient ne se retrouve qu'au début du XVIe s., légèrement différent dans la conception et dans la famille de production (**10341**).
- 56 De rares cruches de transport sont attestées à partir de la première moitié du XVIe s. Un exemplaire, malheureusement incomplet, produit exclusivement en commune grise G, ne manque pourtant pas d'intérêt, avec la présence d'une double anse en panier qui part du sommet de l'anse verticale, rejoint à l'opposé la lèvre et de là, par un deuxième rebord, vient se souder au bec tubulaire. Tout, dans cet agencement, indique un renforcement du système de préhension : l'anse en panier pour porter, l'anse verticale pour aider à verser (**11011**) ; ce type se retrouve au milieu du XVIe s., dans la fouille de la place des Terreaux. Dans ce même registre, on peut inclure un autre vase, en commune rouge glaçurée R1, marqué par une lèvre imposante et par le même genre d'anse (**1122**).
- 57 En ce qui concerne la conservation et le stockage, on rencontre également des cruches et des pots. Les premières sont faiblement représentées ; un exemplaire à bec tubulaire perpendiculaire à deux anses plates peut entrer dans cette catégorie, du fait de ses grandes dimensions (**1131**). Il apparaît, semble-t-il, au XVIIe s. (quoiqu'une étude plus approfondie du matériel de la place des Terreaux pourrait remettre en cause cette observation) et perdure jusqu'au XVIIIe s., époque où une variante, munie d'une lèvre différente, enrichit le catalogue (**1132**). A l'extérieur du vase, la glaçure, qui forme une tache autour du goulot, sert souvent de support à un décor. Quant à l'exemplaire unique, richement orné, produit en rouge décorée E2, son caractère incomplet enlève

une bonne partie des informations. Le fond plat, la panse surbaissée, le col extrêmement resserré et deux anses plates opposées, fichées sur le haut de la panse placent sans hésiter ce récipient dans la catégorie des cruches de stockage (10711).

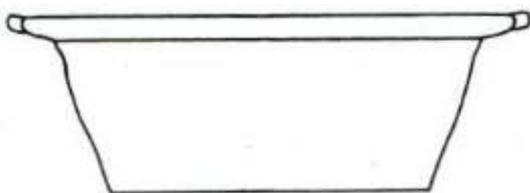
- 58 On peut penser, à partir du matériel recueilli lors des fouilles, que les pots de stockage et de conservation ne sont guère prisés des consommateurs. Ils apparaissent dans la première moitié du XVIe s. ; ce sont des vases bas, fermés, produits en famille R1, à fond bombé (2211) ou plat (2311) et à panse évasée courbe, surmontée d'un col convergent et flanquée de deux anses verticales. Il faut se tourner vers les Terreaux pour découvrir, au milieu du XVIe s., un type semblable, si ce n'est l'axe horizontal des anses et la famille de production, en l'occurrence, la commune grise G. Les rares exemplaires trouvés lors de cette fouille confirment le peu d'intérêt pour ce récipient. Au XVIIe s., ces produits disparaissent, mais leur influence se fait sentir, dans un vase bas fermé, en divers E8, composé d'angles et de lignes droites (2111), ou dans un autre, de grande taille, en commune grise glaçurée G1, qui reprend les éléments propres aux vases de stockage (1731). C'est à la fin du XVIIe et tout au long du siècle suivant qu'on peut alors trouver un récipient du même genre en jaspée E3, mais en plus réduit : le col est absent et la liaison avec le rebord passe par une gorge interne fortement marquée (3531).
- 59 Si la caractéristique des récipients de transport reste l'anse en panier, celle des pots de stockage réside, non dans le système de préhension, mais dans le col, convergent ou pourvu d'une gorge : cet élément, permet en effet, l'utilisation d'un lien pour maintenir un couvercle souple en tissu ou parchemin.

### Jatte et bassin

151



152



- 60 Dans le cadre de cette étude, les bassins apparaissent dès la fin du XVe s., comme le soulignent les découvertes de la place des Terreaux, à l'emplacement de la fontaine, zone IX. Un seul type existe, en commune grise G. Il s'agit d'un récipient à fond plat, sans pied, à paroi évasée rectiligne, sans marli ; les deux anses verticales sont parfois remplacées par deux tenons horizontaux fixés sur le rebord ; l'ensemble reste dépourvu

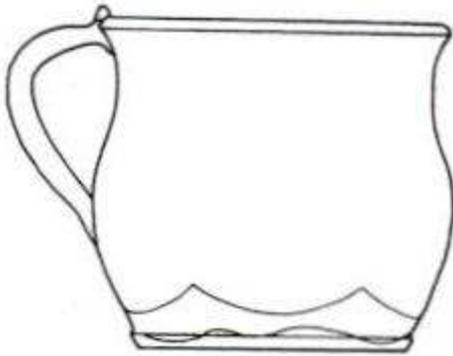
- d'élément verseur (**3211**). Précisons que ce type n'évolue pas et perdure du XVIe s. jusqu'au XVIIIe s. On le trouve parfois, à partir du XVIe s., en familles R ou R1 (**fig. 152**).
- 61 Les jattes demeurent un des récipients les plus utilisés et montrent une grande variété de profils : du XVe au XVIIIe s., on ne compte pas moins de treize types différents (**fig. 151**).
- 62 Tout d'abord, il faut signaler, pour la fin du XIIe s., de rares fragments de récipients ouverts, en commune grise G, qui peuvent être apparentés à des jattes.
- 63 Examinons maintenant les vases en commune grise G, datés du XVe s., en provenance du dépotoir de Tramassac : ils montrent un profil globulaire aplati et un fond hémisphérique ; la paroi, juste avant le rebord, subit un fort étranglement ; le système de préhension comprend deux anses qui s'accrochent sur le rebord et le milieu de la paroi ou deux tenons horizontaux fixés sur le rebord. Ce profil de jatte reste fondamentalement différent de tous les exemplaires trouvés sur d'autres sites postérieurs ; le plus surprenant réside surtout dans le fond hémisphérique, mais on sait, depuis les fouilles de Clément V, qu'il existe des trépieds en céramique et l'iconographie médiévale et moderne en montre souvent en métal. Ces jattes ressemblent à de grosses marmites, dont on aurait démesurément agrandi le diamètre d'ouverture<sup>4</sup> L'hypothèse la plus probable reste l'imitation de récipients en métal.
- 64 C'est au début du XVIe s. qu'apparaissent les premières jattes à fond plat, dont on recense trois types différents, tous produits en verte sur engobe E1 : le premier est doté systématiquement d'anses verticales opposées et les exemplaires étudiés ne montrent aucun système verseur (**3221**). Le second reprend également les mêmes éléments de base, mais on trouve, à la place des anses, deux larges tenons horizontaux, perpendiculaires à un bec pincé (**3241**). Le troisième récipient demeure incomplet, mais le rebord montre une gorge interne, qui suggère l'utilisation d'un couvercle (**30221**).
- 65 Dans la première moitié du XVIe s., on découvre encore quatre nouveaux types : certains sont dépourvus de système verseur et possèdent des anses qui s'attachent sur le haut et le bas de la paroi (**3231**), d'autres montrent un profil de rebord différent (**3222**) ; les deux derniers demeurent incomplets (**30311 et 30111**). Au milieu du XVIe s., le type **3231** continue sa carrière, alors qu'apparaît un nouveau récipient, muni de deux anses horizontales perpendiculaires à un bec pincé (**3841**). Signalons aussi que cette fouille confirme la pérennité du type 3221, mais en R1, et permet de découvrir un grand nombre de nouveautés, dont les plus inattendues restent certainement les exemplaires en service vert B1, à fond bombé et paroi courbe.
- 66 Au XVIIe s., la rouge décorée E2 produit une jatte dont l'absence systématique d'élément de préhension et d'élément verseur en font un vase caractéristique et un excellent élément chronologique (**3251**). Il faut noter que la présence de riches décors internes ainsi que celle de trous de fixation sur le marli réservent ce récipient à une utilisation autre que culinaire.
- 67 Entre le XVIIe et le XVIIIe s., le service jaune B2, propose, à son tour, une jatte, mais dépourvue d'élément verseur, de préhension et de marli : le moins qu'on puisse dire est que cette famille fait dans la simplicité (**3252**).
- 68 Au XVIIIe s., trois nouveaux types entrent en scène : l'un des deux exemplaires produits en service jaune B2 est pourvu d'un rebord à inflexion externe très oblique vers le bas (**3254**), tandis que l'autre réintroduit la paroi évasée courbe, sans marli, avec deux

tenons (**3821**) ; le dernier, en rouge décorée E2 (**3253**), se rapproche plutôt du type **3251** de cette même famille.

- 69 La multitude de types de jattes et le fait qu'un certain nombre n'existe qu'en exemplaire unique rendent difficile un essai d'évolution chronologique. Il ressort pourtant que le type **3221** constitue l'ossature de cette catégorie, puisqu'on le trouve du XVIe jusqu'aux XVII-XVIIIe s. : il va sans dire que sa présence dans une couche ne constitue pas un indice de datation ! Par contre, la jatte produite en rouge décorée (**3251**), qui apparaît courant XVIIe et perdure au siècle suivant, constitue un bon repère chronologique. Le reste des types étudiés apparaît de manière ponctuelle, suivant les époques : leur présence est trop dispersée pour en tirer des informations. La même conclusion peut s'appliquer aux système de préhension : du fait de leur variété, la présence ou l'absence d'anses ou de tenons, leur emplacement sur la paroi ne constituent pas une référence chronologique.

## Pot de chambre

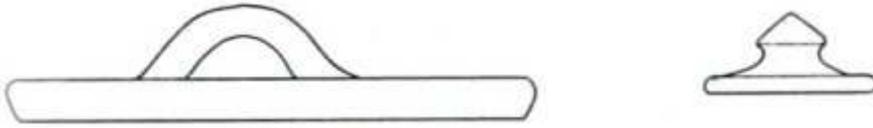
153



- 70 Ce récipient demeure peu fréquent dans les découvertes archéologiques. Il faut mentionner, sous toutes réserves, pour la première moitié du XVIe s, un vase, incomplet, qui peut s'apparenter typologiquement à un pot de chambre (**10511**). Pourtant, l'incontournable référence de la fouille des Terreaux, avec ses 56 000 tessons n'en fournit aucun exemplaire pour le milieu du XVIe s., pas plus d'ailleurs que tous les autres sites de cette époque. L'apparition du pot de chambre au XVIe reste donc une hypothèse sous haute surveillance.
- 71 Par contre, son utilisation au XVIIe s. est assurée par la présence d'un vase haut, muni d'une anse verticale, souvent agrémentée d'un poucier (1231). Ce type, produit en verte sur engobe E1 et en divers E8 (**fig.153**), perdure jusqu'au XVIIIe s. A la charnière des XVIIe s. et XVIIIe s., apparaît un autre pot de chambre, quelque peu différent : en effet, la paroi devient plus rectiligne, impression accentuée par la disparition du col (3711). Ce type est produit en jaune sur engobe E4, puis, au XVIIIe s., en verte sur engobe E1, en jaune décorée E5 et divers E8, tandis, qu'à cette époque, le type 1231 se trouve en famille E1 et E4.
- 72 On ne peut terminer ce bref tour d'horizon des pots de chambre, sans signaler que ce récipient, si bien adapté à sa fonction, n'évoluera pratiquement pas jusqu'à la première moitié du XXe s., où on le retrouve en faïence et en émail.

## Couvercle

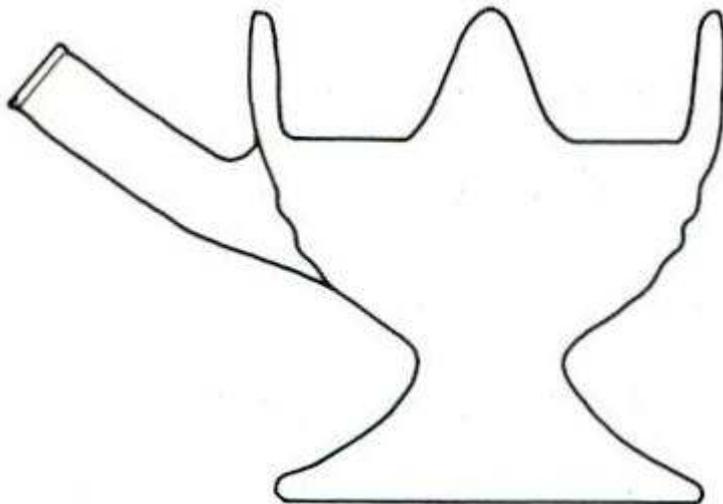
154



- 73 Au XIIIe s., il n'existe qu'un type de cet objet fonctionnel, creux, aux parois obliques, muni d'un tenon de préhension central (6221). Le couvercle plat semble encore inconnu à cette époque. Il faut attendre le milieu du XVIe s. pour retrouver des couvercles en contexte archéologique. C'est encore la fouille de la place des Terreaux qui en fournit le plus grand nombre : couvercles plats en commune grise G (fig. 154) et en commune rouge glaçurée R1, reconnaissables à leur anse centrale horizontale, de section ronde (6111), mais également toute une variété de couvercles creux, issus du type 6221. Au chapitre des nouveautés, il faut citer les couvercles plats, en forme de cœur, muni d'un poucier percé à sa base d'un axe horizontal ; ce genre d'élément, produit en jaune décorée E5, s'attache sur des anses de cruches imitant les aiguères en étain. Mentionnons également des couvercles creux en commune rouge R, avec un ressaut important, destinés à s'encaster dans un récipient et fréquemment percés d'une ouverture à leur sommet afin d'évacuer la vapeur. Au XVIIe s., le couvercle plat à anse horizontale (6111) est toujours en service, accompagné d'un unique exemplaire, en famille R1, de couvercle creux, bas, dépourvu de système de préhension (6211). A la charnière des XVII et XVIIIe s., on trouve également une variante du couvercle plat, mais pourvu d'un tenon de préhension central rond (6121).

## Chauffe-plat et réchaud

155



- 74 C'est dans la première moitié du XVIe s. qu'apparaissent pour la première fois les chauffe-plats, certains produits en commune grise G (7111) (fig. 155) et d'autres en verte sur engobe El (7112 et 7113). Il s'agit d'un récipient à grand pied douche, à paroi

évasée courbe, muni de deux anses plates verticales opposées. Trois tenons verticaux sont disposés en triangle sur le rebord : ils sont destinés à soutenir un récipient. Notons ici une particularité intéressante : les tenons des chauffe-plats produits en G sont systématiquement hauts, de profit triangulaire et lisses, alors que les autres productions offrent des tenons bas, ronds, en forme de boules. Au chapitre des différences, on remarque également que les exemplaires en commune grise sont nettement plus volumineux que leurs homologues en verte sur engobe.

- 75 Au milieu du XVIe s., les chauffe-plats sont toujours en service ; la jaune décorée E5 et le service vert B1 en proposent également (7112). On les retrouve, en commune grise G, au cours du XVIIe s., puis cet ustensile disparaît totalement, du moins d'après les découvertes archéologiques. Peut-être n'est-il plus fabriqué ? Quant à l'utilisation de ce récipient, la tradition veut qu'il soit rempli de braises ; or, un simple regard sur les exemplaires en notre possession montre que les fonds internes ne présentent aucune trace de brûlé, ni décoloration de la pâte ou de la glaçure. Il faut plutôt imaginer un récipient rempli d'eau chaude ou une petite bougie posée au fond ou même une mèche trempant dans de l'huile. A l'appui de ces hypothèses, on peut citer deux observations archéologiques : certaines assiettes montrent sur leurs fonds externes des traces très importantes de brûlé, mais pas sur les parois, ce qui correspond bien à l'utilisation d'une petite flamme à effet centralisé ; d'autre part, toutes les marmites entières que l'on pose sur des chauffe-plats s'enfoncent profondément dedans ; les tenons ne coincent le récipient qu'à mi-panse, ce qui interdit l'utilisation d'une flamme mais pas celle de l'eau chaude : le fond de la marmite, immergé, permet alors de réchauffer les aliments. On peut donc utiliser le chauffe-plats de deux manières, suivant le récipient posé dessus.
- 76 Les réchauds ne sont trouvés que dans des contextes XVIIe s. Ils sont produits uniquement en commune rouge famille R. Il s'agit d'ustensiles à fond plat, à paroi droite puis légèrement évasée, munis dans leur partie basse, d'une ouverture rectangulaire ou en ogive et, un peu plus haut, d'un ressaut interne destiné à recevoir un récipient : celui-ci est donc en grande partie enveloppé par les parois du réchaud (7211). Malheureusement, aucun exemplaire n'est complet, ce qui nous prive de la hauteur réelle du récipient.

## Autres

- 77 Dans cette catégorie sont regroupés tous les récipients trouvés en peu d'exemplaires ; même si on ne peut les ordonner dans un schéma évolutif, leur présence contribue à la compréhension du mobilier des époques étudiées.

## Dînette

- 78 A partir du XVIe s., on trouve assez souvent, en cours de fouille, des céramiques, de taille réduite, qui imitent de vrais récipients : cruche, soucoupe, assiette, chauffe-plats, écuelle, produits en familles E1 ou E5. Il faut évoquer la qualité de travail de ces modèles réduits : engobe, glaçure, décor, tout est à l'image des pots de taille normale. S'agit-il de jouets, ou, à l'image de la faïence, de reproductions miniatures placés dans les fours pour contrôler le déroulement de la cuisson ?

### Tirelire

- 79 La première tirelire, datée du XIIIe s., provient du site du quartier Saint-Vincent et n'offre qu'un intérêt anecdotique (731) ; on remarquera pourtant que les exemplaires de l'îlot Vieille Monnaie, et des Terreaux, datés du XVIe s., sont pratiquement identiques : pourquoi changer lorsque l'objet est bien adapté à sa fonction ?

### Gobelet

- 80 Deux exemplaires seulement de gobelets ont été trouvés sur l'ensemble des céramiques étudiées ici. Il s'agit d'un récipient à pied court tronconique, à paroi rectiligne légèrement évasée, démunie de système de préhension (5111). Cette faible représentation s'explique par l'industrie du verre qui possède, pour le XVIIe s., un important catalogue de formes ; or la céramique ne fait pas concurrence au verre, les deux artisanats sont plutôt complémentaires. Ces deux gobelets détonnent dans la production céramique. Sur l'un d'eux, une inscription incomplète renvoie sans doute au monogramme christique IHS et suggère, peut-être, un récipient lié au culte ? Cette hypothèse est à considérer avec prudence, car ce même monogramme est quelquefois présent sur des assiettes ou des écuelles.

### Gourde

- 81 Nous possédons, pour le XIIIe s., un unique exemplaire de gourde, incomplet, qui présente, comme particularité, un tenon adossé au goulot. Celui-ci est placé sur un axe horizontal (741). On ne retrouve ce récipient qu'au XVIe s., avec un profit différent : l'objet possède une base plate, une panse ronde fermée ; la partie supérieure est bombée ; deux anses plates opposées sont fixées de part et d'autre d'un goulot selon un axe horizontal. La production est assurée par la famille R1, mais également par le service vert B1, qui propose, à son habitude, un récipient répondant aux mêmes exigences fonctionnelles mais d'un profit différent (Cliché en dos de couverture) (Rapport de fouilles, Arlaud 1991-1994).

### Vases pharmaceutiques

- 82 Ces récipients sont généralement produits en faïence ; à ce titre, ils sont étudiés dans le cadre d'un diplôme de maîtrise sur la faïence lyonnaise. Il nous suffit de dire qu'ils apparaissent au début du XVIe s., avec l'arrivée des faïenciers italiens à Lyon. Ce qui est plus intéressant, c'est de constater que ce genre de vase a été copié par d'autres productions, telle que la rouge décorée E2 et peut être même la jaune décorée E5.
- 83 On peut citer les plus connus :
- Albarello, souvent de grande taille (plus de 20 cm) ou plus modeste (10 cm), entièrement décoré sur la face externe ou complètement blanc (Rapport de fouilles, Arlaud 1991-1994).
  - Chevrette de grande taille, munie d'une anse opposée à un bec tubulaire surmonté d'un anneau ; les exemplaires recensés sont tous décorés sur la face externe, parfois de manière excessive, et le nom du produit quelquefois marqué sur la panse ; (cf. *idem*).
  - Cruche toujours décorée sur sa face externe, munie d'un pied et d'une paroi rectiligne évasée, d'une anse verticale de section ronde opposée à un long bec ponté (cf. *idem*).
  - Récipient bas ouvert, décoré sur sa face externe ; le col court convergent suggère l'emploi d'un couvercle ; il en existe de différentes tailles et la fonction, qui reste la conservation, est

multiple : de la simple boîte au pilulier, en passant par la bonbonnière et le drageoir (cf. *idem*).

### Vases exceptionnels

- 84 Dans cette catégorie ont été inclus ; un vase décoratif, orné de godrons et réalisé en grès céladon, des fragments de tasses en porcelaine chinoise, à décor bleu, ainsi qu'un impressionnant récipient, à décor marbré, qui ressemble à une hydrie grecque (cf. *idem*).

## Synthèse technologique

- 85 En toute logique, la synthèse technologique, c'est-à-dire l'évolution des familles du XIIe au XVIIIe s. complète celle des fonctions. Après une vision globale du mobilier, un regard sur les différentes productions ne peut qu'apporter de nouveaux éléments. A ce titre, chaque famille bénéficie d'un tableau de quantités, par époque ; les chiffres sont calculés à partir du nombre de fragments avant collage, mais le tableau les retranscrit sous forme de pourcentage.
- 86 En guise d'avertissement, il serait malhonnête de passer sous silence le principal handicap de cette synthèse : les rapports des familles entre elles et les hypothèses qui en découlent ne tiennent pas compte de la nature des sites fouillés, de leur fonction, du rang social des utilisateurs, de leur nombre, etc., toutes une série d'informations que l'archéologie ne révèle pas, ou de manière tronquée. C'est pourquoi les études suivantes sont à prendre avec toutes les précautions d'usage.

### La commune grise, famille G

- 87 Pendant longtemps, cette production constitue l'ossature du mobilier céramique, d'un point de vue purement quantitatif ; elle est essentiellement axée sur le vaisselier culinaire, c'est-à-dire le matériel de base de l'aménagement d'une cuisine, aussi modeste soit-elle.
- 88 Diverses études (Faure-Boucharlat 1978) ont montré que la commune grise accapare la totalité du marché aux Xe, XIe et XIIe s. ; à la fin de ce dernier siècle, elle représente encore 96 % du mobilier de la fouille rue Palais-Grillet, sous forme d'oules, de cruches à bec ponté et d'oules à anse en panier : un éventail plutôt restreint, hérité des époques précédentes et qui correspond bien aux goûts culinaires en vigueur (*A la Fortune du Pot* 1990). Au début du XIIIe s., la production amorçe une baisse de quantité, puisqu'elle ne totalise plus que 66 % de l'ensemble des fragments recueillis en fouille. Cette baisse est à mettre en relation avec deux phénomènes :
- La montée de la production en commune rouge glaçurée, famille R1, qui se limite, pour l'instant, au vaisselier de table. On peut quand même souligner que la disparition des cruches à bec ponté est sans doute liée à l'apparition des pichets.
  - L'apparition des premières marmites et l'abandon des oules ; ce changement est apparu au début du XIIIe s. et est consommé au milieu de ce siècle : l'oule n'existe plus et la marmite règne en maître, les nombreux types recensés sont là pour le prouver.
- 89 C'est donc à ce moment, où les types de marmites se multiplient, que la production de commune grise, après une baisse au début du XIIIe s., se stabilise aux alentours de 60 %

du mobilier, phénomène que l'on rencontre tout au long du XIIIe s. et peut-être même après, bien que les données pour le XIVe s. nous fassent cruellement défaut. On remarque également une sorte de *statu quo* dans les rapports entre commune grise G, qui fournit la vaisselle de cuisine et commune rouge glaçurée R1, la vaisselle de table : pour l'instant les deux familles ne sont pas en concurrence. Cet aspect de la question ne peut pas être davantage détaillé, en l'absence de fouille de sites producteurs.

- 90 A la fin du XVe s., le remplissage du dépotoir D1 du site de la Bourse montre que l'équilibre évoqué plus haut se maintient, fragile, pour cette époque : 64 % de commune grise pour 35 % de commune rouge glaçurée. On constate pourtant que cette dernière production est déterminée à prendre pied dans le domaine culinaire (marmites, coquemars, poêlons). Malgré ces incursions dans son domaine, la famille G reste largement en tête au niveau de la quantité, sans pour autant introduire de nouveaux récipients, la marmite étant, dans toute ses variantes, le vase de référence.
- 91 Cette position privilégiée, la commune grise arrive à la garder, dans la première moitié du XVIe s. -ce qui est un tour de force- face à la concurrence déjà en place et face à l'arrivée de nouvelles productions. Celles-ci ne se spécialisent pas toutes dans la vaisselle culinaire, mais deux sont particulièrement actives dans ce domaine : il s'agit évidemment de la commune rouge glaçurée R1, qui produit un certain nombre de marmites standardisées, avec néanmoins de nombreuses variantes (types **1411**, **1412**, **1421**, **1422** et **1611**) et surtout de la production du service vert B1, qui propose des marmites, coquemars, aux formes originales, de bonne qualité et glaçurées.
- 92 La commune grise garde quand même un certain nombre d'atouts, comme le prouve la quantité de mobilier recueilli en fouille : 69 % au début du XVIe s., 77 % dans la première moitié, et 75,5 % au milieu du siècle ; le produit est « rustique », sans décoration et c'est ce qui fait sa force : fabriqué facilement en grande quantité, son coût ne doit pas être élevé. Tout au long du XVIe s., cette famille bénéficie avec la marmite à anse coudée (**1311**) -une imitation des chaudrons en métal d'un élément porteur, de très grande diffusion : 90,5 % des marmites recensées sont à anses coudées. Cette mode entraîne une raréfaction des autres types de marmites.
- 93 Dans le courant de ce siècle, la commune grise fait un gros effort de diversification : bassins, cruches de stockage à anse en panier, coquemars, vases de transports, réchauds, lèchefrites rectangulaires à deux manches, ainsi que d'autres vases, plus rares, tels le pot à cuire les châtaignes, ou le coquetier (Rapport de fouilles, Arlaud 1991-1994). Ceci doit être perçu comme un effort pour garder une part de marché, sans doute sans cesse menacée ; cette politique ne semble pas porter ses fruits, puisque dès la seconde moitié du XVIe s., la production de commune grise amorce un net recul, perçu dans les comptages du matériel mis au jour lors de la fouille des Terreaux : la famille G ne totalise que 25 % de l'ensemble du mobilier. A partir de cette époque, cette production n'arrive plus à se maintenir en première place : milieu XVIIe s., elle ne totalise que 17 % du mobilier, fin XVIIe s., 22 % pour la place Antonin Poncet ; ce chiffre descend à 9,6 % à la transition des XVIIe et XVIIIe s., et au XVIIIe s., à 3,5 %.
- 94 Quelles raisons peut-on évoquer pour comprendre ce phénomène ? Rappelons qu'au XVIIe s., on assiste à un changement dans la manière de cuire, avec l'apparition du potager ; en relation avec cette nouveauté, on s'aperçoit que les marmites disparaissent, remplacées de plus en plus par les pots à cuire, à fond plat : un créneau où le service vert B1 excelle et concurrence directement la commune grise, en proposant de nombreux types différents, originaux et de très bonne qualité. A cette

époque, la famille G ne fournit qu'un type de pot à cuire, alors que le service vert en aligne une bonne demi-douzaine. De plus, il y a sans doute un phénomène de mode qui joue, difficilement perceptible d'un point de vue uniquement céramologique ; il est pourtant certain qu'au XVIIe s., la table est extrêmement colorée ; ce souci de décoration, que l'on perçoit bien dans le matériel avec les familles à décor sur engobe (E2, E3, E4, E5, E7), n'est sans doute pas réservé à la salle où l'on mange et peut gagner la cuisine : dans cette optique, on préférera le service vert, avec sa belle glaçure verte à une céramique grise, plus austère. En suivant cette idée, dans la deuxième moitié du XVIIe s., une nouvelle famille profite de la baisse d'intérêt pour la commune grise pour placer ses produits : il s'agit du service jaune B2 qui propose une marmite/pot à cuire tripode et pourvu d'un manche, revêtu d'une glaçure jaune. Service vert et service jaune sont bien résistants au feu tout en étant agréables à l'œil. Il faut citer enfin les marmites et autres ustensiles culinaires en métal : un phénomène que l'on ne peut pas appréhender à partir des découvertes archéologiques, mais qui doit jouer énormément dans la disparition de la commune grise : dans le catalogue de l'exposition (*A la Fortune du Pot* 1990), les deux tableaux dépeignant un intérieur de cuisine du XVIIIe s. (Pl. VI) et du XIXe s. (Pl. IX) montrent deux potagers et un matériel de cuisine composé essentiellement de casseroles et de marmites en métal. Tout ces éléments combinés marquent la fin de cette production à cuisson réductrice, après de nombreux siècles de suprématie.

### La commune grise glaçurée, famille G1

- 95 Il s'agit d'une production que l'on peut qualifier de marginale ; en effet, elle est représentée de façon minoritaire, quelles que soient les époques concernées. On en trouve 1,2 % dès la fin du XIIe s., puis 0,1 % dans la première moitié du XIIIe s., et 1 % au milieu de ce siècle. Les seuls vases identifiés dans cette famille renvoient à une marmite et une cruche à bec ponté.
- 96 C'est au début du XVIe s., que l'on retrouve la trace de la commune grise glaçurée, toujours en très faible proportion : 1,7 % du matériel recueilli pour cette époque : marmite à anses coudées (**1311**), aussi rare qu'inattendue et biberon (**11031**). Dans la première moitié du XVIe s., la quantité de cette production n'évolue pas et stagne aux alentours de 1 %, ce qui correspond encore à des fragments de marmites. Au milieu de ce siècle, l'observation reste identique, et même la fouille des Terreaux avec ses 56 000 tessons ne fournit que 57 fragments en G1, soit 0,1 % du total ; de plus, aucun vase n'est identifié. Au milieu du XVIIe s., on note une petite hausse d'utilisation, due à la présence d'un certain nombre de vases de stockage (**1731**) dans un comblement de puits, à Saint-Vincent. Par la suite et jusqu'au XVIIIe s., la présence de G1 diminue fortement, vers les 0,4 et 0,2 % ; pour ces époques, aucun vase n'est identifié.
- 97 Ces rares observations nous conduisent à penser qu'il n'existe pas de production spécifique, mais plutôt un glaçurage ponctuel de certaines pièces produites en commune grise G.

### La commune rouge glaçurée famille R1

- 98 Après une éclipse de plusieurs siècles, cette famille réapparaît de manière ponctuelle dans le courant du XIIe s., mais c'est à la fin de ce siècle que l'on trouve les premiers

fragments de vaisselle de table, essentiellement des pichets. La proportion par rapport à la commune grise reste encore bien mince, puisqu'elle n'atteint que 2,8 %. La séparation entre vaisselle de cuisine et de table et l'existence d'une production en commune rouge glaçurée sont mises en évidence dès le début du XIIIe s., grâce au matériel mis au jour lors de la fouille du château d'Anse, où elle totalise 34 % de l'ensemble du mobilier.

- 99 A cette époque, la production en R1 fournit des pichets, décorés ou non. La glaçure plombifère, sans engobe, en saupoudrage sur le vase préalablement enduit d'une colle végétale ou animale, présente, après cuisson, une surface rugueuse, parsemée de trous d'épingles, bien caractéristique de cette technique. Les décors sont constitués de bandes d'argile appliquées verticalement, parfois décorées à la molette, souvent intercalées de pastilles d'argile frappées d'un poinçon. On trouve aussi quelques décors d'écaillés couvrant l'ensemble du vase. Les pichets non décorés montrent, au niveau du col, de nombreuses stries de tournage bien prononcées. La palette de couleur n'est pas très étendue, allant du vert à l'orange, avec, parfois, quelques touches jaunes.
- 100 Dans la première moitié du XIIIe s., la production en R1 fournit 39 % du mobilier, 33,4 % pour le milieu de ce siècle et 36 % pour une période située dans la deuxième moitié du XIIIe s. et peut-être le début du XIVe s. A ces époques, la technique de glaçurage ne change pas ; on constate simplement une désaffection pour les pichets décorés au profit de cruches non décorées, de conception plus simple : il faut citer le type **11061** qui va perdurer jusqu'au début du XVIe s. L'éventail des couleurs ne change pas. La quasi totalité de la production concerne la vaisselle de table, mais on commence à trouver quelques marmites. Un bref calcul montre que le taux de présence de la famille R1, pour une période allant de la fin du XIIe s. jusqu'à la fin du XIIIe s. et peut-être même le début du XIVe s., est de 31 %.
- 101 Après le hiatus du XIVe s., nous retrouvons cette production à la fin du XVe s. On constate que le phénomène perçu pour la commune grise se répète pour la famille R1 : le rapport entre ces deux familles reste identique de la fin XIIIe s. jusqu'au XVe s., puisque la commune rouge glaçurée totalise 36 % du mobilier de cette époque. L'éventail des vases n'évolue pratiquement pas ; le dépotoir de la Bourse, comme celui de Tramassac, ne fournit que de la vaisselle de table : les timides essais de marmites en R1, à l'époque médiévale sont restés sans suite, du moins dans l'état actuel des découvertes. La glaçure est toujours de type plombifère, saupoudrée comme le montre l'aspect « peau d'orange » et la palette de couleurs n'a pas changé ; tout au plus remarque-t-on une diminution des surfaces glaçurées, un peu comme si l'on posait le produit à l'économie.
- 102 Au début du XVIe s., la quantité de commune rouge glaçurée baisse, puisqu'elle ne représente que 16,8 % du mobilier, ce qui ne l'empêche pas d'être en seconde position, après la commune grise. Son catalogue s'élargit : elle produit maintenant différents types de marmites, ainsi que des lèchefrites et des jattes. La glaçure est désormais effectuée par trempage dans une « fritte » liquide qui couvre plus efficacement les vases. La palette de couleurs se cantonne dans les verts et rouges, ce qui est normal, puisque le plus gros handicap d'une glaçure posée sans engobe est de réagir pendant la cuisson en fonction des oxydes métalliques présents dans l'argile du vase.
- 103 Dans la première moitié du XVIe s., la famille RI1 se maintient en seconde position derrière la commune grise, mais avec 12 % du mobilier. Elle produit toujours des marmites, avec une prédilection pour les récipients aux anses attachées à la panse

(1411, 1412, 1421, 1422, 1611) ; il s'agit sans doute de la réponse face à la quantité grandissante de marmites à anses coudées disponibles en commune grise. Il est d'ailleurs curieux de constater combien ces deux familles restent dans leur créneau respectif en proposant des types de marmites différents : il n'y a pas de concurrence directe, plutôt une sorte de complémentarité. Par contre, lorsque la famille R1 produit des coquemars, des jattes, des lèchefrites, quelques tasses et pots de stockage, elle se trouve directement opposée à la commune grise et surtout à la verte sur engobe E1, qui se lance à fond dans la vaisselle de table. A ce niveau, la commune rouge glaçurée R1 ne fait pas le poids : ses produits sont de qualité nettement inférieure.

- 104 Au milieu du XVIe s., la commune rouge glaçurée n'arrive qu'en troisième position avec 5 % du mobilier : on trouve quelques cruches et couvercles. L'image la plus proche de la réalité vient sans doute de la fouille des Terreaux : la famille R1 ne se situe qu'en quatrième position, avec 13 % du mobilier, après le service vert B1, la verte sur engobe E1 et la commune grise G. Une vingtaine de types sont présents : des marmites, des cruches à becs pincés ou tubulaires, des jattes, des assiettes creuses, quelques vases de stockage et réchauds et de rares gourdes ou albarelli. On s'aperçoit, au regard de cette énumération, que la commune rouge glaçurée R1 copie beaucoup sur les autres productions : sur la faïence F avec l'albarelo, la verte sur engobe E1 avec la jatte et l'assiette, la commune grise G avec le réchaud ; il n'y a guère que la cruche et les marmites de formes 141 et 142 qui possèdent des antécédents lointains ou plus récents. Le handicap de la famille R1 réside dans la multiplication des productions à cette époque ; la plupart proposent un mobilier de meilleure qualité, revêtu d'une glaçure sur engobe, et la commune rouge glaçurée, face à ces concurrents, fait plutôt figure de bas de gamme. Une brève addition de l'ensemble des fragments pour la totalité du XVIe s. donne 68 879 tessons, toutes familles confondues, dont 12,8 % sont composés de commune rouge glaçurée ; ce chiffre est à comparer avec celui obtenu pour l'époque médiévale : la baisse de production de la famille R1 est nettement perceptible.
- 105 Au milieu du XVIIe s., le taux de présence est de 10 %. Sur la fouille de la place Antonin Poncet, dans la deuxième moitié de ce siècle, il n'est que de 4 %, puis à la charnière des XVIIe et XVIIIe s., il remonte à 16,5 %. Lorsqu'on calcule en vases reconstitués, les taux de présence donnent, pour les mêmes époques : 7,7 %, 6,5 % et 10,2 %. Sous forme de tableau, ces deux modes de calcul montrent le même tracé, avec une courbe plus accentuée pour les fragments. Si l'on additionne le total des fragments pour l'ensemble du XVIIe s. (soit cinq remplissages de structures), on dénombre 15 216 tessons, ce qui fait 8,3 % du mobilier : une nouvelle baisse très nette par rapport au chiffre obtenu pour le XVIe s. : petit à petit la production de la famille R1 diminue. Malgré cela, l'éventail des types disponibles demeure relativement large : les céramiques issues des complements de structures de cette époque montrent que l'on peut disposer de marmites, coquemars, cruches diverses, assiettes creuses, écuelles, bassins et couvercles, sans compter les innombrables fragments de canalisations qui prouvent que la famille R1 avait pratiquement le monopole de cette fabrication.
- 106 Au XVIIIe s., la production de commune rouge glaçurée a complètement disparu : c'est du moins l'image que nous renvoient les 1 122 fragments recensés pour cette époque, soit 152 vases identifiés. Les résultats de la très récente fouille de Condrieu pour un contexte archéologique du milieu de ce siècle, montrent également une absence totale de fragments appartenant à la famille R1 (Rapport de fouilles, Feuillet, 1991). De nouvelles fouilles de structures du XVIIIe s. permettront de valider cette hypothèse.

- 107 L'histoire de la commune rouge glaçurée reste classique : elle apparaît au début du XIIIe s. comme une nouveauté face à la commune grise G, mais finit comme céramique commune, au XVIIe s., perdue au milieu d'autres productions. Il faut lui reconnaître plusieurs points forts, avec certains types de marmites (formes 141 et 142) et de cruches à bec pincé (11061). En fait, c'est peut-être la mise en service de cette cruche, au milieu du XIIIe s., qui a amorcé son déclin : en abandonnant les pichets décorés, donc, la céramique de luxe, au profit d'un vase plus sobre, fabriqué en grande série, elle banalise sa production. A ce sujet, on peut envisager deux hypothèses : soit les artisans potiers suivent la mode, en copiant sur des productions d'autres régions, soit ils la suscitent, en décidant d'exploiter un marché en pleine ouverture : il suffit alors de baisser le prix de revient du produit en le simplifiant, c'est-à-dire en supprimant les décors et en réduisant la glaçure. On peut aussi penser que la mode des céramiques décorées est passée et que les acheteurs désirent des pièces plus sobres : à cela, il faut répondre que la durée de cette mode aura été bien courte, comparée à d'autres, telles que celle des marmites à anses coudées, ou des cruches à bec pincé, qui remplacent le pichet. Quoi qu'il en soit, à partir du XVIe s., la commune rouge glaçurée R1 n'est pas de taille à lutter contre la montée des autres productions et décline doucement.

### La commune rouge non glaçurée, famille R

- 108 Cette famille pose les mêmes problèmes que la commune grise glaçurée : on en trouve épisodiquement, suivant les époques, mais en faible quantité, avec de rares types identifiés, à tel point que l'on se demande si cette production existe réellement. En effet, à l'époque médiévale, la plupart des vases en R1 ne sont pas glaçurés entièrement, d'où un problème de fiabilité dans les comptages.
- 109 Jusqu'au milieu du XIIIe s., la production de commune rouge est nulle. A cette époque, on recense 191 tessons, soit 7,3 % du mobilier. Le décompte détaillé de ces fragments montre qu'ils proviennent de panses et d'anses de cruche, c'est-à-dire des seuls endroits du vase où la glaçure n'est pas systématiquement posée : il suffit de regarder les exemplaires entiers pour en être convaincu. D'autres fragments concernent les couvercles : certains sont produits en commune rouge, mais cette part reste minime.
- 110 Au XVe s., il existe un seul exemple de céramique en commune rouge : il s'agit d'une marmite en provenance de Tramassac ; le dépotoir D1 de la Bourse n'en fournit aucun fragment.
- 111 Au début du XVIe s., la quantité de commune rouge grimpe en flèche avec 430 tessons, soit 9 % du mobilier ; le problème posé reste pourtant identique : le faible nombre de vases reconstitués ne prouve pas l'existence d'une production ; témoin cette cruche décorée de bandes d'engobe, mais non glaçurée ; ces décors confirment la présence d'un revêtement : il s'agit là, soit d'un oubli du potier, soit d'un manque de matière première, mais l'artisan a quand même cuit le récipient tel quel. Il faut rapprocher de cette observation, la présence, place des Terreaux, de nombreuses écuelles engobées mais non glaçurées, sans doute en verte sur engobe E1 : ces écuelles ont été cuites sans glaçure, sans doute pour les mêmes motifs que la cruche évoquée précédemment. Cette façon de procéder suggère bien évidemment la présence d'acheteurs potentiels pour ce genre de produits.
- 112 Dans la première moitié du XVIe s. et au milieu de ce siècle, la quantité de commune rouge présente oscille entre 1 et 0,2 % et on identifie une marmite et une tirelire ; par

contre la fouille des Terreaux fournit un grand nombre de couvercles, une marmite et une gourde, sans élément de préhension, sans doute logée dans un étui tressé ou en cuir, ce qui explique l'absence de glaçure.

- 113 Au milieu et à la fin du XVIIe s., la place de la commune rouge se tient entre 0,5 et 0,1 %. Dans les deux cas, ces chiffres sont dus à la présence de réchauds de table (7211).
- 114 Dans la période comprise entre le XVIIe et le XVIIIe s., on compte 3,3 % de commune rouge sur l'ensemble du mobilier. Cette fois nous n'identifions aucun type.
- 115 Au XVIIIe s., la famille R disparaît complètement.
- 116 En conclusion, on peut accrédi-ter l'hypothèse d'une absence de production en commune rouge : les rares vases fabriqués selon cette technique le sont de manière ponctuelle, sans suivi. Par contre, la production de réchauds au XVIIe s. semble être une réalité : les exemplaires proviennent de sites et de datation différents.

### Le service vert, famille B1

- 117 La première apparition de cette famille à Lyon se situe à la fin du XVe s., d'après les découvertes des Terreaux, zone IX. Aucun type de vase ne peut être identifié. Le service vert ne totalise que 4,5 % du mobilier (Rapport de fouilles, Arlaud 1991-1994). Au début du XVIe s., sur le site de l'Hôtel-Dieu, la production de Meillonas reste minoritaire avec 1,8 % du mobilier ; nous n'identifions qu'un vase, une cruche de type 1112, identique à celles produites dans d'autres familles : il s'agit d'un des deux seuls exemplaires de ce type trouvés sur les sites lyonnais et le seul, d'ailleurs, qui offre une affinité morphologique avec des vases d'autres productions.
- 118 Dans la première moitié du XVIe s., la quantité de service vert ne progresse guère : 3,5 % du mobilier. Ce chiffre peut paraître dérisoire, mais situe le service vert en troisième position, derrière les familles R1 et G. Un regard sur le matériel permet de découvrir des marmites (1521 et 1811), des assiettes creuses (3311) et deux récipients dont l'un peut s'apparenter, en émettant quelques réserves, à un lèchefrite (3111), et l'autre à une soucoupe ou une « dînette » (4311), sans oublier un fragment de cruche à bec pincé. Dès cette époque, la ligne de conduite des potiers bressans est relativement claire : ils misent aussi bien sur l'aspect culinaire que sur celui de la vaisselle de table ; toutefois on remarque déjà un savoir-faire indéniable et une originalité qui ne feront jamais défaut : ainsi la hauteur des marmites et leur paroi extrêmement mince, ou le marli très évasé des assiettes, dans l'axe de la paroi, qui suggère une grande contenance.
- 119 Au milieu du XVIe s., cette famille représente 14,6 % du mobilier des sites étudiés, en incluant les résultats de la fouille des Terreaux. L'éventail des types s'est largement diversifié : marmites, coquemars, biberons, vases de stockage, pots à cuire, écuelles, assiettes creuses, jattes, réchauds, poêlons, couvercles, gourdes, sans doute aussi de grands lèchefrites rectangulaires, carreaux de poêle et même un gobelet. Le service vert, en produisant ces récipients, concurrence plusieurs autres familles : la commune grise G, la commune rouge glaçurée R1, la verte sur engobe E1. Son principal atout réside dans des profils différents par rapport aux autres productions pour un même ustensile : phénomène bien visible en ce qui concerne les marmites, coquemars, gourdes, jattes et même les couvercles ; par contre, d'autres, comme les écuelles, demeurent identiques.

- 120 C'est au XVIIe s. que le service vert atteint son apogée avec 35 % du mobilier et supprime la commune grise en se plaçant en première position. Cette situation reste stable pour la deuxième moitié de ce siècle ; le service vert représente 26 % du matériel issu de la place Antonin Poncet, et garde sa première place devant la famille G. Pour comprendre cet engouement, il faut se souvenir que la commune grise ne propose qu'un type de pot à cuire, alors que le catalogue de la famille B1 s'enrichit constamment. On peut toutefois se demander si le service vert prend une place laissée vacante, ou si sa vitalité contribue à la baisse d'intérêt des utilisateurs pour la commune grise.
- 121 Dans la période comprise entre le XVIIe et le XVIIIe s., on constate pourtant un net recul de la famille B1, qui descend à 5,2 % : sur les 273 vases recensés, seulement 7 récipients appartiennent au service vert. Dans le courant du XVIIIe s., la famille B1 enregistre également une baisse importante au niveau de la quantité du matériel, avec 17 % du mobilier. La fouille récente de Condrieu (Rapport de fouilles, Feuillet 1991) témoigne, pour le milieu de ce siècle, d'une présence du service vert de l'ordre de 0,1 %. Quelles en sont les causes ? Un regard sur le tableau récapitulatif des familles à cette époque met en évidence un net déclin des productions concurrentes de la famille B1 ; par contre, le service jaune B2 et les divers E8 sont en pleine expansion. Leur étude montre que le service vert subit, au XVIIIe s., le contrecoup d'un changement radical du mobilier céramique. Cela dit, les éléments recueillis ne reflètent peut être pas toute la réalité économique des ateliers bressans : l'hypothèse d'un déclin de la production du service vert à partir du XVIIIe s. est à prendre avec toutes les précautions d'usage.

## Le service jaune, famille B2

- 122 C'est la fouille du dépotoir 1 (US 53) de la place Antonin Poncet qui permet de situer, avec 1,7 % du mobilier, l'apparition du service jaune, dans le dernier quart du XVIIe s. Cette famille qui arrive tardivement ne propose que peu de types : assiettes creuses (**3311**) et marmites (**1341**), sans oublier une sorte de moutardier aux parois verticales.
- 123 A la charnière des XVIIe et XVIIIe s., le service jaune totalise 6,2 % de l'ensemble du mobilier. Aux assiettes creuses, s'ajoutent des écuelles (**3411**), une jatte (**3252**) et d'autres assiettes (**3611**).
- 124 Au XVIIIe s., la diffusion du service jaune augmente considérablement et constitue 25 % du mobilier. Deux nouveaux types de jattes (**3254** et **3821**), ainsi qu'un poêlon (**3831**) s'ajoutent aux vases déjà connus.
- 125 Les fouilles récentes de Condrieu font état, pour le milieu du XVIIIe s., d'un taux de présence de 46,7 %. Les types restent identiques, avec, comme nouveauté, la présence de couvercles plats et de vases à panse sphérique, sans col, pourvus, près de la lèvre, d'un rebord externe saillant, en forme de collerette horizontale.
- 126 On peut s'interroger sur l'opportunité d'introduire une nouvelle production à une époque qui semble saturée de vases de tous types. Cette abondance cache en fait une désaffection pour les céramiques culinaires ; la production en commune grise est en chute libre et le service vert inonde le marché de ses produits depuis près de deux siècles. Le service jaune s'engouffre dans ce créneau avec ses marmites tripodes, poêlons, jattes et assiettes. Le choix de ces deux derniers récipients peut paraître étrange, puisqu'à la fin du XVIIe s., pratiquement toutes les familles en fabriquent, mais

il s'inscrit dans une logique, afin de proposer une gamme complète, essentiellement utilitaire. Cette volonté de ne pas diversifier les récipients donne vraiment l'impression d'une étude de marché préalable, destinée à cibler les produits dans un domaine où la concurrence reste rude. Cela dit, il faut rappeler la qualité particulière des argiles kaoliniques, qui, après cuisson, deviennent réfractaires et sont donc bien adaptées à la vaisselle de cuisine.

### La céramique glaçurée verte sur engobe, famille E1

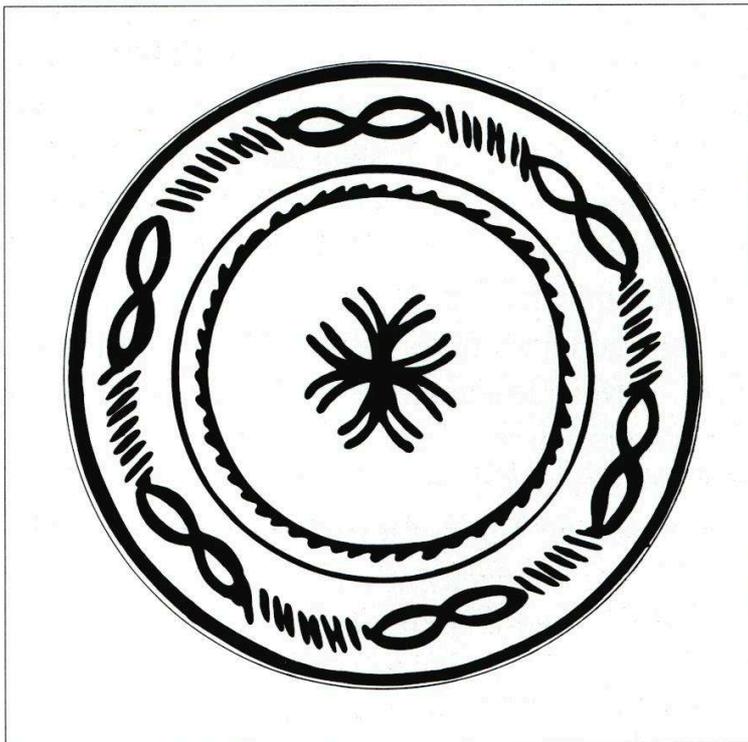
- 127 Cette famille apparaît timidement au début du XVIe s. (1,3 %), assez loin derrière la commune grise G, la commune rouge glaçurée R1 et le service vert B1. Au cours de la première moitié de ce siècle, la diffusion de cette famille progresse lentement (3,5 % du mobilier), toujours précédée des familles G, R1 et B1. C'est au milieu du XVIe s. qu'elle prend sa vraie dimension avec 12 % du mobilier, juste derrière la commune grise. Il faut souligner que la fouille de la place des Terreaux donne un résultat équivalent, avec 15 %, à la même place. Au cours du XVIIe s., la famille E1 maintient sa position et totalise 11 % (14,5 % pour la fouille de la place Antonin Poncet), mais se situe toujours derrière la commune grise, voire le service vert et parfois même la rouge décorée E2. Le déclin s'amorce à la charnière des XVIIe et XVIIIe s. avec 7 % du mobilier et seulement 5 % pour le XVIIIe s. Au milieu de ce siècle, elle est totalement absente sur la fouille de Condrieu (Rapport de fouilles, Feuillet 1991).
- 128 Quelles caractéristiques peut-on retenir pour cette famille ? Tout d'abord une extraordinaire aptitude à la diversité, puisqu'en deux siècles, on ne recense pas moins d'une quarantaine de types différents. Ce phénomène est certainement lié au fait que la famille E1 a su le plus souvent éviter le domaine culinaire - sans doute s'est-elle adaptée à son argile calcaire, peu réfractaire - et s'est orientée vers la vaisselle et les accessoires de table, une option qui lui permet d'assurer une base solide avec les cruches, assiettes, écuelles et diverses jattes, tout en faisant preuve d'une certaine liberté dans le reste de sa production.
- 129 Dès son apparition, la famille E1 propose un éventail de types assez conséquent : jatte, assiette creuse, écuelle, pot de transport, dînette et même lèchefrite. Ce genre de récipient reste l'unique concession qu'a faite la famille E1 au domaine culinaire, sans pour autant courir de risques : en effet, les lèchefrites sont plutôt le monopole de la commune grise, avec une morphologie complètement différente de nos exemplaires en E1. Au cours de la première moitié du XVIe s., s'ajoutent, aux vases déjà recensés, divers types de cruches, de jattes, ainsi que des biberons et des réchauds. Le milieu du XVIe s. nous permet, grâce aux découvertes de la place des Terreaux, d'enrichir notre vision de cette production : jattes de tous types, à parois cylindriques ou évasées, assiettes creuses dont l'une possède le seul décor jamais remarqué sur un récipient en E1 (il s'agit d'une scène figurative, incisée avant cuisson), premiers exemplaires de tasses, à paroi évasée rectiligne, lèchefrites, cruches de table ou de stockage, biberons, réchauds, albarelli aux profils copiés sur la faïence, gourdes, chaufferettes, pique-fleurs, bougeoirs, dînettes en tous genres ; cette simple énumération montre bien le dynamisme de cette famille au milieu du XVIe s.
- 130 Pour le XVIIe s., les découvertes n'ont pas l'ampleur de celles de la place des Terreaux, mais permettent de remarquer quelques nouveaux récipients, tasses, coupelles, pots de chambre, parallèlement à la production des jattes, assiettes et écuelles.

- 131 Cette production continue à la charnière des XVIIe et XVIIIe s. Pour le XVIIIe s., les fouilles montrent un mobilier légèrement différent : des vases rencontrés jusqu'alors, il ne reste que les assiettes creuses, assorties de nouveautés : pot de chambre, assiette plate, pot de fleurs. Ces inédits arrivent pourtant en pleine période de déclin pour la famille E1, déclin sans doute imputable à l'ascension des divers E8, qui envahissent le créneau de la vaisselle de table. A partir de ces constatations, on ne peut que formuler des hypothèses : ainsi, on peut penser que la famille E1 est restée fidèle à sa politique de diversification et a produit des nouveautés jusqu'au bout. Il est préférable d'imaginer qu'une partie de la céramique classée en divers E8 provienne des mêmes centres de potiers, qui ont ainsi assuré, en se renouvelant, une continuité dans leur production, suivant les désirs des consommateurs, lassés par deux siècles de vases à glaçure verte. D'autre part, lorsqu'on compare les catalogues des familles B1 et E1, on s'aperçoit qu'ils sont complémentaires et que ces deux productions couvrent, aux XVIe et XVIIe s., l'ensemble des besoins en vaisselle de table ou culinaire.

### La rouge décorée, famille E2

- 132 Nous abordons ici l'étude d'une de ces productions où la décoration prime sur l'aspect fonctionnel du récipient. La majeure partie des récipients de cette famille appartient aux formes ouvertes, où l'artisan peut s'exprimer sur de larges surfaces (**fig. 156**).
- 133 La grande surprise du mobilier de la place des Terreaux réside dans le fait que cette production est en pleine activité au milieu du XVIe s.<sup>5</sup> A cette époque, la famille E2 ne compte que 3 % du mobilier, mais progresse pour totaliser 12 % du matériel au milieu du XVIIe s. De la fin de ce siècle jusqu'à la moitié du XVIIIe, elle oscille entre 6 et 8,5 %.

156 - Assiette au décor clair sur fond rouge (E2)



- 134 Au XVIe s., le mobilier comprend des assiettes creuses, des écuelles à oreilles, quelques assiettes plates (**4121**) et de rares chevrettes, copiées sur la faïence. Au siècle suivant, l'éventail des vases décorés s'accroît : cruches, tasses, assiettes plates et même un gobelet ou une énorme cruche de stockage. C'est à cette date qu'il faut également placer l'apparition de nouvelles jattes (**3251**), un bon repère chronologique pour cette famille : en effet, ce type de jatte, totalement absent pour le XVIe s., assure, du fait de sa présence, une datation du contexte archéologique au moins du XVIIe s. De la fin du XVIIe au XVIIIe s., on ne peut que rajouter un nouveau type d'assiette (**3811**) à cette énumération. Au XIXe s., cette famille poursuit sa carrière en assurant la décoration de très grosses cruches de stockage (*Poteries traditionnelles du Val de Saône Mâconnais*, 1984, Mâcon).
- 135 Les décors à eux seuls mériteraient un chapitre entier. Il n'est pas possible ici d'en donner le catalogue exhaustif ; on se bornera à des constatations générales.
- 136 Au XVIe s., l'ornementation est résolument concentrée sur la face interne ; pour les assiettes et plats, une frise court sur le marli entre deux traits ; ensuite, une deuxième frise occupe l'emplacement immédiatement au sommet de la paroi ; puis vient, sur le fond, le motif central. Evidemment, ce schéma subit quelques modifications au gré des réalisations : certaines frises de marli ne sont pas encadrées, parfois, le sommet de la paroi est exempt de décor, mais dans l'ensemble, l'association des deux frises et du décor central reste la solution la plus employée. En ce qui concerne les écuelles, le procédé est relativement identique : une frise sur le haut de la paroi et un motif central, sur le fond. Pour l'ensemble des récipients, le choix des motifs de frise se cantonne dans une inspiration géométrique faite de traits et de rubans ondés ; celui des motifs de fond offre une plus grande variété : géométrique, floral, animalier et même héraldique avec un plat aux armes du Dauphiné.
- 137 Du XVIIe s. au XVIIIe s., on remarque, sur la face interne des assiettes creuses, un motif central, simple et isolé : une croix ancrée à branches multiples, une svastika à branches multiples coudées à gauche, ou même une fleur à sept pétales. Souvent, à la jonction du marli et de la paroi, un ruban ondé sert de transition, quand ce n'est pas une frise de barettes. Sur le marli, on trouve une frise géométrique entre deux cercles : fuseaux couchés, intercalés de barettes, ou barettes surmontées d'un demi-cercle, ou ruban ondé tout simple. L'ornementation est dépouillée, inscrite sur la face interne du vase.
- 138 Les assiettes plates offrent au potier une surface plus uniforme, propice au développement d'un décor plus homogène, essentiellement d'inspiration géométrique, et toujours situé face interne. Au centre, on peut trouver une frise d'entrelacs de cercles, disposés en rond, ou une croix inscrite dans un losange. La jonction entre le marli et le fond sert de support à un ruban ondé en cercle. Sur le marli, le décor peut reprendre le premier thème, par exemple les entrelacs de cercles, ou l'évoquer par une série de cercles indépendants, disposés en rond, ou encore rediviser l'espace par un octogone ou même l'agrémenter d'une frise de barettes.
- 139 Les écuelles présentent des décors variés, des plus simples aux plus complexes. Les premiers peuvent prendre la forme d'un groupe ou d'un entrelacs de cercles ou d'une ligne double divisant l'espace en plusieurs parties, occupées par un décor de barettes. Les motifs complexes sont toujours d'inspiration florale, ils diffèrent sensiblement de ceux du XVIe s. par leur composition et par leur situation, aussi bien sur la face externe que sur la face interne du vase. Sur cette face, le décor se développe selon un ou plusieurs axes de symétrie : une fleur peut diviser l'espace en deux moitiés, chacune

composée d'un bourgeon et d'une feuille. Sur la face externe, la décoration s'organise sur deux registres : celui du bas est généralement un ruban ondé, celui du haut, près du rebord, consiste en une frise encadrée de deux doubles traits. On trouve même parfois un décor sur le fond, face externe, de trois lignes parallèles se croisant à angle droit. Les oreilles sont également ornées de traits parallèles.

- 140 Les tasses suivent le même schéma que les écuelles : soit un décor simple face interne, composé de cercles ou d'entrelacs de cercles, soit un décor complexe, de style végétal à l'intérieur et géométrique à l'extérieur.
- 141 Les cruches offrent deux types d'ornementation, florales ou géométriques. Les motifs géométriques sont réservés aux cruches de transport ou de stockage appartenant à la famille beige décorée E6. Ils se concentrent en une large zone circulaire entourant le bec pincé : frises de barettes et rubans ondes, encadrés de deux traits, ou simples traits verticaux d'engobe blanc sur la panse. Les motifs floraux sont beaucoup plus élaborés ; ils se situent sous le bec verseur et se développent de part et d'autre d'un axe vertical. Il s'agit toujours de bourgeons avec feuilles, ou de fleurs avec bourgeons et feuilles. Ces motifs sont flanqués de part et d'autre de triples traits verticaux et fermés en haut et en bas par des traits horizontaux qui délimitent ainsi l'espace dans lequel se place le décor. La cruche de stockage type 10711 ne se plie pas à cette règle : le décor floral se répète dans un espace libre d'encadrement ; la forme du récipient permet effectivement de s'en affranchir.
- 142 Les jattes sont décorées uniquement face interne, sur le rebord, la paroi et le fond. Sur ce dernier, le motif est essentiellement floral : une combinaison de fleurs, de bourgeons et de feuilles. La paroi, de par sa forme circulaire, se prête aux motifs répétitifs, géométriques (doubles sinusoides croisées, fuseaux) ou floraux (rameaux, palmettes). Sur le rebord, le décor s'inscrit entre deux doubles traits ; dans cet espace restreint, le motif reste simple, généralement une frise géométrique.
- 143 Lorsqu'on compare cette famille avec d'autres, telles que la jaune décorée E5 et les sgraffito E7, on s'aperçoit que l'utilisation de l'espace est différente : le décor est essentiellement linéaire et laisse de grandes parties vierges, ce qui donne une impression de grandeur ; de plus, l'utilisation de barbotine claire sur fond sombre accentue un effet de relief, mis en valeur par la qualité excellente de la glaçure.

### La céramique jaspée, famille E3

- 144 On trouve la famille E3 pour la première fois au milieu du XVIIe s., où elle totalise 2,5 % du mobilier. Dans le dernier quart de ce même siècle, elle montre des proportions équivalentes, pour la place Antonin Poncet. A la charnière des XVIIe et XVIIIe s., elle ne compte plus que 1,2 % du total des fragments recueillis et au XVIIIe s., 2 %. Pour mémoire, rappelons que la fouille de Condrieu, milieu XVIIIe, n'en fournit aucun exemplaire, mais qu'au XIXe s., certaines pièces continuent la tradition du décor jaspé.
- 145 Le décor jaspé ou « baroque » se retrouve essentiellement sur les assiettes creuses ou plates, les écuelles, les tasses ou les cruches. Sur ces dernières et sur plusieurs assiettes, il s'agit surtout d'aspersion d'engobe blanc sur une couche rouge plus ou moins sèche : l'effet est parfois peu réussi. Par contre, certains potiers maîtrisent admirablement bien cette technique décorative et ont produit des pièces remarquables, en utilisant au mieux la forme du vase : ainsi, une goutte d'engobe posée sur le marli descend le long de la paroi jusqu'au fond et se subdivise en plusieurs grosses gouttes blanches. Cette

manipulation est reprise pour quelques assiettes plates ; parfois le marli est aspergé de taches d'engobe qui se réunissent sur le fond en un tourbillon. On trouve également des traînées bien nettes d'engobe qui partent du marli et se dirigent vers le fond, où elles sont finement mélangées à la plume (**fig. 157**). Sur les écuelles, le décor part du centre et s'enroule autour de la paroi en de multiples volutes. On remarque toutefois qu'à partir du milieu du XVIIe s., la qualité de la réalisation diminue : il n'est pas rare de trouver des récipients où la glaçure et l'engobe se délitent en larges plaques, phénomène que l'on ne constate pas aux époques précédentes.

157 - Assiette au décor jaspée (E3)



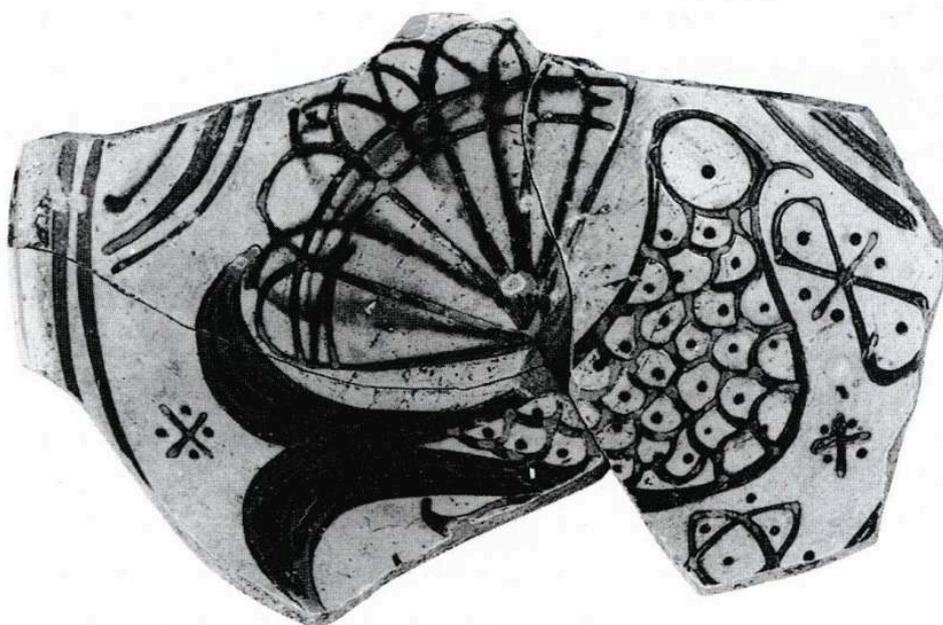
### Les céramiques glaçurées jaune sur engobe, famille E4 et jaune décorée, famille E5

- 146 La famille E5 est présente dès le début du XVIe s. et perdure jusqu'au XVIIIe s. La famille E4 n'est formellement attestée qu'à partir du milieu du XVIe s., grâce à la fouille de la place des Terreaux, qui en restitue de rares exemplaires intacts.
- 147 Sans recollage des fragments, les deux familles sont parfois difficiles à distinguer l'une de l'autre ; c'est pourquoi ils sont associés dans les calculs de fréquence. Pendant toute la première moitié du XVIe s., le taux de présence se situe entre 0,7 et 0,6 %. Au milieu de ce siècle, il monte à 10,7 %, mais les résultats tiennent compte de la fouille des Terreaux. Du XVIIe au XVIIIe s., ce taux se situe entre 2,7 et 9,5 %. A Condrieu, pour le milieu XVIIIe s., il n'est que de 1,7 %. Les taux de fréquence de cette production sont nettement inférieurs à ceux de la famille E2 et ce, pour toutes les époques ; ces familles tiennent donc une place minoritaire dans le vaisselier moderne.
- 148 Un regard sur l'éventail des types permet de nuancer cette affirmation.

- 149 Pour le XVIe s., en formes fermées, nous trouvons des cruches à bec pincé, ainsi que d'autres, à une seule anse en panier, dans l'axe d'un bec tubulaire. Il faut mentionner, en association avec les cruches, une variété de couvercles, plats, munis à une extrémité d'un important poucier et d'une paroi plate, percée d'un trou. Ce couvercle s'adapte à une anse verticale, de section ovale, qui possède une charnière dans sa partie supérieure. Malheureusement, le reste du récipient n'est pas connu ; il doit sans doute s'agir d'une cruche à bec pincé, copiée sur des modèles en étain<sup>6</sup>. Un dernier vase répertorié s'apparente à un récipient de stockage (Rapport de fouilles, Arlaud 19911994). En formes ouvertes, le catalogue des types est quelque peu limité : assiettes creuses, écuelles à oreilles et une variété de petits récipients bas ouverts, ainsi que quelques réchauds.
- 150 On note également la présence de « dînettes », qui reprennent des profils propres à cette famille.
- 151 Le XVIIe s. n'apporte aucune nouveauté ; par contre, à la charnière de ce siècle et du suivant, apparaissent de nouveaux plats creux, cruches et pots de chambre. Au XVIIIe s. également, un certain nombre de nouveautés étoffent le catalogue et offrent de bons repères chronologiques, avec des plats (**3812**), des cruches (**111**, **1112**), des pots de chambre (**1231**), des assiettes creuses (**3612**), des écuelles (**3511**) et des assiettes plates (**4111**). Malgré son faible taux de présence, cette production donne l'impression d'un certain dynamisme dans l'élaboration des types.
- 152 Quant aux décors, qui constituent la caractéristique principale, un bref regard suffit pour comprendre qu'au XVIe s., les motifs ne sont guère élaborés. Le sentiment qui domine lorsqu'on les examine est une impression de flou qui vient du manque de soin dans la réalisation. La quantité de barbotine utilisée pour tracer les décors n'est pas égale : le fond d'engobe blanc qui recouvre la totalité du vase apparaît souvent et dilue le contour du motif, qui ne ressort pas avec netteté. La plupart du temps, il s'agit de traits qui forment des figures indéfinies, d'inspiration géométrique. Quelques sujets émergent quand même du lot : un visage sur une assiette avec les yeux, le nez et la bouche esquissés et un chapeau rudimentaire posé sur une face ronde ; une fleur de lys sur une écuelle ; une sorte de pétale de fleur, stylisé, sur plusieurs écuelles : tous ces motifs reconnaissables sont agrémentés volontairement de taches d'engobe ou d'oxyde qui rendent la lecture difficile et parfois incompréhensible. Un seul récipient possède un décor soigné, mais son caractère incomplet empêche toute identification. Il faut mentionner aussi une assiette creuse, à laquelle manque toute la partie centrale et dont le marli présente un motif de traits agrémentés de rubans ondes, à la finition toujours imparfaite, mais d'une belle couleur bleu foncé, ce qui en fait un exemplaire unique.
- 153 Aux XVIIe et XVIIIe s., les observations sont identiques ; pourtant, certains exemplaires sortent du lot : des écuelles avec des taches marron entourées de points verts ; d'autres, avec comme élément central une svastika à branches multiples, sont complétés soit par une frise sur le rebord, composée de traits courbes s'accrochant ensemble, soit par un espace carré défini par quatre lignes de barettes soulignées d'un trait. Sur certaines assiettes, un même motif - des points verts entourant une tâche brune - se trouve répété en cercles concentriques ; sur une autre, un motif floral central, disposé en cercle, répond à une frise de palmes sur le marli. Enfin, il faut citer le seul exemplaire, malheureusement incomplet, de décor animalier : un paon faisant la roue, traité tout en finesse sur la surface entière du récipient (**fig. 158**). L'animal, en barbotine marron, a le corps découpé en petites cases agrémentées d'un point vert ; la roue, également de

couleur marron est doublée d'une seconde, verte. Autour de l'animal, se trouvent des motifs appartenant à un agencement complexe qui nous échappe. Un fragment de cruche montre également un décor très élaboré : deux ovales allongés se croisent à angle droit par leur milieu, tout en étant inscrits dans un carré ; l'espace central est occupé par une croix (fig. 159). Tout autour, de multiples points verts renforcent le motif. L'ensemble est circonscrit dans un cadre de traits verticaux et horizontaux.

158 - Céramique glaçurée jaune, avec décor animalier ; paon faisant la roue (E4)



## 159 - Céramique glaçurée jaune avec décor d'inspiration géométrique (E4)

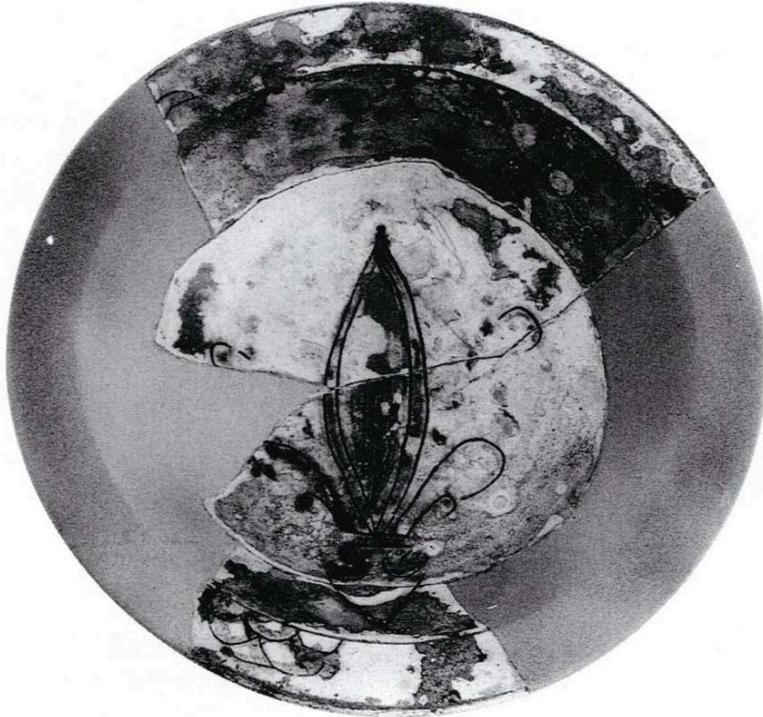


- 154 Peut-on distinguer les époques simplement au vu des décors ? Il semble qu'aux XVIIe et XVIIIe s., les motifs soient traités avec une barbotine plus épaisse, ce qui donne un léger relief aux traits. On remarque aussi que les cercles marron, entourés de points verts, ne se rencontrent pas au XVIe s., mais sont l'apanage des époques postérieures.
- 155 En conclusion, la vision d'ensemble qui se dégage de la famille E5 reste ambivalente : elle n'est pas présente en grande quantité, mais l'éventail des types fait preuve d'un certain dynamisme ; la qualité des décors demeure souvent médiocre, lorsqu'on la compare aux autres familles, mais certaines pièces tranchent sur le reste de la production par le soin apporté à leurs finitions, preuve que ces artisans possédaient un réel « savoir-faire ». On a l'impression d'une production de série, avec, ici et là, des vases mieux finis, peut-être l'objet de commandes particulières.

### Les « sgraffito », famille E7

- 156 Si la présence des familles E4 et E5 est jugée minoritaire, on peut alors dire que celle de la famille E7 est quasi confidentielle. Elle apparaît à l'extrême fin du XVe s. (dépotier D1, place de la Bourse) et perdure jusqu'au XVIIIe s. (fosse 28, quartier Saint-Vincent). Malgré une présence de plus de trois siècles, elle ne totalise qu'entre 0,2 et 1 % du mobilier suivant les époques. L'éventail des vases reste mal connu ; la faible quantité de fragments recueillis empêche souvent le recollage et l'identification. Les types concernent majoritairement les formes ouvertes : assiettes et plats creux (3311), écuelles à oreilles (3411), assortis de rares fragments de cruches (10351) pour le milieu du XVIe s., assiettes plates (4121) à partir de cette date.

## 160 – Assiette de décor de Sgraffito (E7)



- 157 Ce principe décoratif est bien répandu dans le Midi de la France et dans d'autres pays du Sud depuis longtemps ; son arrivée dans la région lyonnaise se fait donc tardivement. La faible représentation des types est largement compensée par l'ornementation qui impressionne par sa qualité et sa diversité, ce qui ne permet pas de dresser ici un répertoire des motifs. On peut toutefois en évoquer les aspects généraux : le décor peut être d'une grande sobriété, avec juste un motif central isolé, agrémenté d'une frise de conception simple ; ou alors d'une étonnante complexité, avec, sur le fond, un motif principal entouré de nombreux registres circulaires aux décors variés et sur les parois et le marli - dans le cas d'assiette ou de plat-d'une série de frises superposées, aux décors géométriques ou floraux. Dans les deux cas, les artisans font preuve d'une grande maîtrise de l'espace. On peut citer des fleurs de lys (**fig. 160**), des rosaces, des croix pattées, des poissons, une esquisse de visage et, sur l'unique fragment de cruche, un noeud de Salomon. Les motifs présents sur les parois et les marlis sont plutôt d'inspiration géométrique ou florale.
- 158 A l'intérieur de cette production, on trouve également des réalisations de facture relativement grossière : lignes tremblées, motifs imprécis, couleur mal maîtrisées. Ce fait est plutôt constaté pour les XVIIe et XVIIIe s., sans que l'on sache s'il est dû à un déclin ou à un atelier différent.

### La beige décorée, famille E6

- 159 La première apparition de cette famille a lieu au cours du XVIIe s., où elle totalise 3 % du mobilier. Elle maintient un taux de présence assez bas aux époques suivantes : 2,6 % pour la place Antonin Poncet, dans le dernier quart du XVIIe, 5,4 % à la charnière des XVIIe et XVIIIe s. et 4 % au XVIIIe s. La caractéristique de cette production réside dans

l'éventail, plus que réduit, du vaisselier : il s'agit de cruches de transport ou de stockage, à bec pincé opposé à une anse verticale (1114) ou à bec tubulaire perpendiculaire à deux anses verticales opposées (1131 et 1132). Dans le cas du premier type, le décor, réduit à sa plus simple expression, se situe autour de l'élément verseur, sur une couche d'engobe foncé : des traits verticaux de barbotine blanche sont appliqués en arcs de cercle, alternés de rubans ondés. Les cruches à bec tubulaire sont exemptes de motifs décoratifs ; la glaçure, posée sur l'engobe lie-de-vin, forme une grosse tache qui englobe le rebord, le col et l'élément verseur.

- 160 Dans l'état actuel des connaissances, cette famille constitue déjà un bon repère chronologique.

## Les divers, famille E8

- 161 Cette famille regroupe tous les « inclassables », c'est-à-dire toutes les céramiques qui n'appartiennent à aucune des autres familles étudiées et trouvées en faible quantité. Cette famille est appelée à disparaître au fur et à mesure qu'augmentent les connaissances dans ce domaine. A titre d'exemple, on peut citer l'étude faite sur le matériel de la place Antonin Poncet (Vicard 1989), où les familles E4 et E5 étaient assimilées aux divers. Malgré son caractère disparate, cette famille reflète une certaine réalité. Jusqu'au milieu du XVIe s., elle ne totalise qu'entre 0,02 et 1 % du mobilier ; ce chiffre peut monter jusqu'à 13 % pour le matériel issu de la fouille de la place des Terreaux et retomber à 2,5 % pour le XVIIe s. En fait, du XVIe au XVIIe s., peu de productions restent inconnues, ce qui explique les faibles pourcentages. A ce titre, il faut revenir sur le mobilier des Terreaux, qui montre un taux élevé de famille E8 :

- un premier lot concerne une production à pâte rose-beige et à glaçure noire sans engobe. Il s'agit, semble-t-il, de grosses cruches de stockage, à deux anses verticales opposées, perpendiculaires à un bec tubulaire, et peut-être d'un autre type, une sorte de grande jarre. Aucun exemplaire n'est remonté, ni même complet.
- le deuxième lot regroupe des céramiques à engobe rouge foncé ou lie-de-vin, avec un décor à la barbotine blanche rehaussé d'oxyde de cuivre. Après le glaçurage de la pièce, le fond ressort brun vert sombre et les décors, vert plus clair ; un type est identifié : une cruche 1112.
- le plus curieux reste quand même un lot de céramiques engobées, mais non glaçurées, appartenant sans doute à la famille verte sur engobe E1, du fait de l'absence de décor à la barbotine. Ces vases ont été volontairement cuits sans glaçure, et, sans doute, vendus tels quels.

- 162 On peut également placer, en divers E8, plusieurs vases hors du commun :

- un vase décoratif qui ressemble à une œnochoé grecque, moulé et non tourné ; la technique décorative sort de l'ordinaire : il s'agit d'épaisseurs couches d'engobes, de couleurs diverses : brun, rouge, jaune, marron, intercalées et mélangées. Le résultat donne un décor marbré, constitué de multiples stries colorées, très fines. Une glaçure transparente recouvre l'ensemble. Une vue en coupe montre d'ailleurs qu'à certains endroits du vase, l'engobe remplace totalement l'argile, avec pour conséquence, un affaissement de la lèvre et du col.
- une série de fragments d'assiettes creuses, dont la technique décorative se fait par retrait de l'argile. La binoculaire permet nettement de discerner de minuscules rigoles, laissées par l'outil de l'artisan. Le motif ressort alors en relief : il s'agit d'un thème floral, avec de multiples rinceaux, dans un agencement complexe, qui couvre toute la surface interne du

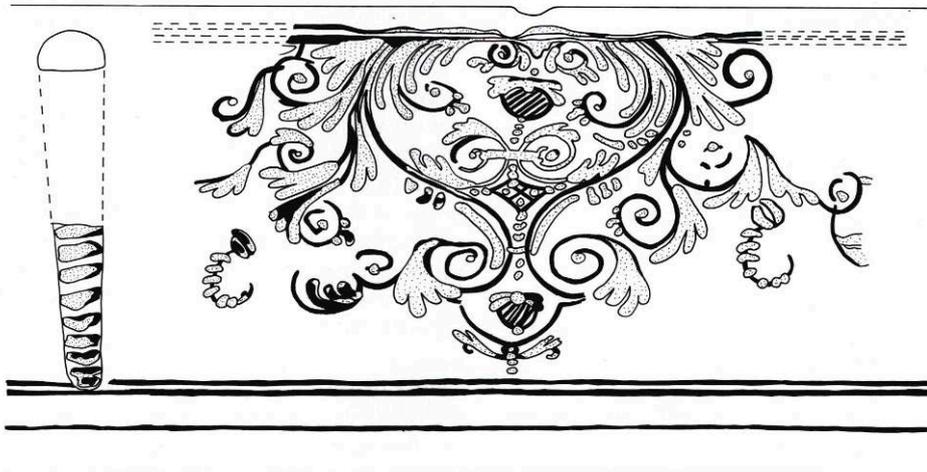
vase ; il est recouvert très soigneusement de barbotine blanche, puis l'ensemble du vase est glaçuré : dans les cavités, la glaçure devient orange au contact de l'argile et reste blanche sur le décor.

- technique identique pour une autre assiette creuse, avec, sur le marli, un décor géométrique et sur le fond et la paroi, des feuilles parfaitement ciselées. La glaçure, d'une qualité et d'une finition extraordinaires, offre une palette de couleurs étonnante : bleu, vert, jaune, marron, noir, rose ; son application, parfaitement maîtrisée, permet par exemple, de colorier l'intérieur d'un quadrillage en marron et l'extérieur, d'un mélange de jaune, de vert et de rose.
- 163 A la charnière des XVIIe et XVIIIe s., les divers E8 atteignent 27,3 % du mobilier et au XVIIIe s., 21 %. Ces chiffres peuvent paraître impressionnants pour ces époques bien connues, mais s'expliquent par l'émergence de toute une gamme de produits qui vont connaître une énorme diffusion au cours du XIXe s. Le XVIIIe s. apparaît de plus en plus comme une époque de transition : pour bien comprendre la famille E8, il faudrait étudier le matériel du XIXe s., un travail qui n'est pas envisagé actuellement.

## La faïence, famille F

- 164 Cette famille apparaît à la fin du XVe s., mais ne totalise que 0,5 % du mobilier. Il s'agit de céramique d'importation en provenance d'Italie ou d'Espagne, essentiellement des écuelles ou des assiettes creuses. Au début du XVIe s., date où les premiers faïenciers italiens installés à Lyon commencent leurs productions, le taux de présence reste faible, de l'ordre de 0,1 % et ne varie guère jusqu'au milieu de ce siècle, où il totalise 4 % place des Terreaux. Pourtant, le catalogue des vases s'élargit considérablement, puisque la caractéristique, voire le monopole de la faïence, reste le pot pharmaceutique.
- 165 Au XVIIe s., la faïence est quasi-absente du mobilier archéologique. Du XVIIe au XVIIIe s., elle ne compte qu'entre 1 et 5,8 % du mobilier céramique. Tout au plus trouvons-nous quelques pièces, tasse ou cuvette, importées de Nevers. Pour expliquer ce phénomène, nous ne pouvons que mettre en avant la terrible peste de 1628, responsable de l'éclipse des faïenciers lyonnais. Pendant ce temps les centres de productions concurrents ne sont pas restés inactifs, et, au début du XVIIIe s., lorsque l'activité renaît à Lyon, les artisans ont dû surmonter ce handicap, en s'orientant vers un genre plus luxueux (**fig. 161**), mais aussi vers des produits plus communs, telles ces assiettes blanches à filets bleu, si fréquents à cette époque. La fouille récente d'un atelier de faïenciers du XVIIIe s. à Lyon, rue Gilbert Dru, permet de compléter nos connaissances de cette famille, qui, à cette époque, délaisse complètement le marché des pots pharmaceutiques : ce phénomène était déjà perceptible dès le XVIIe s. (Ayala 1992).

## 161 - Déroulé de décor bleu et doré sur une cruche en faïence blanche



- 166 L'histoire de la faïence lyonnaise souffre, paradoxalement, du trop grand intérêt que les historiens d'art lui accordent ; dans la grande majorité des cas, ceux-ci ne se basent que sur les décors ; or, la faïence ne peut être comprise qu'en prenant en compte l'origine des productions et, à ce niveau, seule l'analyse des pâtes en laboratoire peut faire avancer notre compréhension<sup>7</sup>.

### Le grès, famille GR

- 167 Cette catégorie ne recouvre que très peu de matériel. Pour toute la période médiévale et moderne, seuls cinq fragments, datés du milieu XVIe s., en provenance sans doute d'Europe du Nord, ont été mis au jour lors de la fouille des Terreaux. Ces quelques vestiges ne permettent aucune interprétation, sinon l'extrême rareté du produit, à des époques où il est fréquent d'en trouver dans d'autres régions. Il faut attendre le XIXe s. pour voir d'autres grès apparaître à Lyon, du moins d'après les découvertes archéologiques.
- 168 Il faut citer également, pour le milieu du XVIe s., quatre fragments de grès vert céladon, sans doute en provenance de Chine.

### La porcelaine, famille P

- 169 Cette famille est assez fréquente dans les contextes archéologiques du XIXe s. Pour les époques antérieures, il faut se reporter aux onze fragments blancs à décors bleus de porcelaines orientales ou extrême-orientales, peut-être chinoises, période Ming, trouvés place des Terreaux.

## Synthèse chronologique

- 170 La synthèse par époque reste délicate à écrire pour ne pas apparaître comme une répétition, agencée de manière différente, des études précédentes. Afin d'éviter un texte fastidieux et redondant, l'aspect visuel est privilégié, au moyen de divers tableaux

et diagrammes, qui, en s'appuyant sur les données existantes, mettent en relief les points importants aussi bien au niveau technologique que typologique.

## De la fin du XIIe s. à la fin du XIIIe siècle

- 171 Sur l'ensemble de cette période, on dispose de 7 437 fragments, lesquels fournissent 67 récipients pour la fin du XIIe s. et 286 pour le XIIIe s. L'ensemble se divise en 31 types différents (**tableau 6**).

Tableau 6. Total des types aux XIIe-XIIIe siècle

DESIGNATION	TYPE	NOMBRE	FAMILLE
Tirelire	731	1	R1
Gourde	741	1	G
Oule	1371	28	G
Marmite	1381	1	G
Marmite	1391	1	R1
Marmite	1431	17	G
Marmite	1441	3	G
Couvercle	6221	46	G
Couvercle	6221	2	R
Marmite	10121	5	G
Marmite	10141	3	G
Marmite / Oule	10151	1	G
Marmite	10161	1	G
Marmite	10171	6	G
Marmite	10181	1	R1
Marmite	10191	2	G
Marmite	10221	3	G
Marmite	10222	1	G
Marmite	10311	1	G
Marmite	10321	3	G
Marmite	10322	1	G
Marmite	10331	5	G
Marmite	10411	1	G
Cruche à bec ponté	11051	16	G
Cruche à bec ponté	11051	1	R1
Cruche	11061	101	R1
Cruche	11061	1	R
Pichet	11111	20	R1
Pichet	11121	48	R1
Pichet	11211	1	R1
Pichet	11212	3	R1
Marmite	101101	5	G
Oule / anse en panier	10111 / 10112	3	G
Pichet / Cruche	11111 / 11061	2	R1
Pichet	11121 / 11212	6	R1
Pichet / Cruche	11212 / 11061	5	R1
Marmite	1431/101101	7	G
<b>TOTAL</b>		<b>353</b>	

- 172 Entre le IXe s. et le début du XIIe s., les productions de céramiques montrent une remarquable homogénéité dans la région Rhône-Alpes, tant au niveau de la cuisson en mode réducteur (famille G), qu'au niveau des vases : oules et cruches à bec ponté constituent l'ossature d'un répertoire extrêmement réduit et servent essentiellement pour la cuisine, comme le démontrent les panses noircies de suie.
- 173 Qu'en est-il à la fin du XIIe s. ? 96 % du mobilier est produit en commune grise G et 2,8 % en commune rouge glaçurée R1 ; mais au début du XIIIe s., cette dernière atteint les 34 %, tandis que la famille G passe à 66 % : cette nouvelle répartition ne changera guère tout au long de ce siècle.
- 174 Un éclairage différent sur le mobilier de ces époques permet de mieux comprendre l'évolution du vaisselier. A la fin du XIIIe s., 76 % des récipients sont consacrés à la cuisson, 11 % au transport, 10 % au service des boissons et 3 % à la préparation des aliments. Ces 10 %, -les quelques fragments de pichets à boire- reflètent un grand bouleversement : ils prouvent, en effet, l'émergence d'une production oxydante glaçurée, décorée de surcroît, ainsi que la séparation entre vaisselle de table et de cuisine, phénomène confirmé par le XIIIe s., où les récipients associés à la cuisson ne

totalisent que 42 % de l'ensemble, alors que ceux utilisés pour le service des boissons atteignent 54 %.

- 175 Toutes ces transformations sont évidemment perceptibles au niveau des types de céramiques. Ainsi, à la fin du XIIe s., le paysage semble inchangé par rapport aux époques précédentes : les mêmes vases, en commune grise G, utilisés pour la cuisine, tiennent toujours une place de choix ; on note également des récipients de transport, sous forme d'oules à anses en panier et de rares fragments de jattes ; par contre, on trouve maintenant quelques fragments de pichets, en famille R1. Au début du XIIIe s., les oules, encore très présentes, cèdent petit à petit le pas aux marmites et les cruches à bec ponté aux pichets, eux-mêmes bientôt supplantés par les cruches à bec pincé. La technique de glaçage par saupoudrage est de mieux en mieux maîtrisée, comme le montrent certaines pièces, que Ton peut qualifier de luxueuses, recouvertes d'un vernis épais et brillant. Dans la première moitié du XIIIe s., le clivage est définitivement consommé : les marmites sont maintenant majoritaires avec une gamme étendue de types et les cruches à bec pincé se sont définitivement imposées, en tant que production de grande série, face aux pichets (**fig. 162**). A partir de la deuxième moitié du XIIIe s., ce schéma demeure relativement stable. Il faut pourtant noter l'apparition de marmites en commune rouge glaçurée R1, un timide essai de changement qui ne prendra une véritable expansion qu'à partir du XVIe s.

162 – Ensemble de céramiques du XIIIe s. (région Lyonnaise)



- 176 Ces nouveautés sont l'expression d'un changement de mentalité, d'une évolution des goûts, et l'on peut avancer, sans trop de risque, l'hypothèse d'une influence extérieure à la région, sur laquelle on ne possède, pour l'instant, aucun renseignement. On sait pourtant qu'à quelques décennies près, ce phénomène est général à l'Europe du Nord-Ouest ; il semble apparaître même assez tôt dans notre région.

## Le XVe siècle

- 177 Le manque d'informations sur le XIVe s. concerne également une grande partie du XVe s. De rares données archéologiques nous sont accessibles pour la fin de ce siècle, grâce à la mise au jour de trois structures, issues de sites lyonnais. Cette époque apparaît donc comme une période de transition, encore imprégnée de tradition médiévale comme le démontrent les nombreuses marmites en famille G et les cruches à bec pincé en famille R1, tout en annonçant les bouleversements du XVIe s. avec la présence de nouvelles familles, tels que le service vert B1, les faïences d'importation et, semble-t-il, les sgraffitos E7. Ces nouvelles productions vont de pair avec une légère amorce de renouveau pour les types de céramiques, principalement en formes ouvertes : assiettes, jattes, écuelles.

## Le XVIe siècle

- 178 Pour l'ensemble de ce siècle, on dispose de 9 598 fragments, lesquels fournissent 740 vases répertoriés. L'étude de cet ensemble donne l'image d'un XVIe s. en pleine mutation, propice aux changements des goûts et des mentalités (**tableau 7**) (**fig. 163**).
- 179 Au début du siècle, la présence de nouvelles productions renvoie à certaines innovations techniques : la disparition progressive de la glaçure par saupoudrage, remplacée par une fritte liquide dans laquelle on plonge le récipient, est peut-être en relation avec une baisse du prix des produits de base, mais surtout avec l'apparition de la technique d'engobage ; ce revêtement crée une zone neutre et permet la pose de glaçures de bonne qualité et de couleurs diverses. C'est ainsi qu'apparaissent, au début du siècle, la verte sur engobe E1, la jaune décorée E5 et, issue d'une technique différente, la faïence lyonnaise, grâce à l'arrivée de potiers italiens. Au milieu de ce même siècle, la présence de la rouge décorée E2 est attestée, ainsi que celle de la jaune sur engobe E4.

163 - Ensemble de céramiques du XVIe s. (région Lyonnaise)



Tableau 7. Total des types au XVIe siècle

DESIGNATION	TYPE	NOMBRE	FAMILLE
Cruche à bec pincé	111	1	B1
Cruche à bec pincé	191	1	R1
Tirelire	731	2	R
Cruche	1112	1	B1
Cruche	1112	3	R
Cruche	1112	3	R1
Cruche	1113	1	E1
Cruche	1113	1	E5
Cruche ?	1131	1	R
Cruche	1141	3	E1
Cruche	1141	2	R1
Pichet ?	1241	1	E1
Marmite	1311	399	G
Marmite	1311	1	G1
Marmite	1311	2	R1
Marmite	1321	3	G
Marmite	1351	1	R1
Marmite	1352	1	R
Marmite	1361	1	G
Coquemar	1371	3	G
Oale	1371	1	R1
Marmite	1411	18	R1
Marmite	1412	2	R1
Marmite	1421	7	R1
Marmite	1422	4	R1
Marmite	1423	1	G
Marmite	1431	4	G
Marmite	1441	50	G
Marmite	1441	11	R1
Pot à cuire	1521	2	B1
Marmite	1611	1	R1
Coquemar	1741	1	G
Marmite	1811	2	B1
Marmite	1831	1	R
Marmite	1831	3	R1
Marmite	1832	1	R1
Coquemar	1841	1	R1
Cruche	1911	1	E1
Pot de stockage	2211	1	R1
Pot de stockage	2311	1	R1
Lèche-frite	3111	1	B1
Lèche-frite	3111	10	E1
Lèche-frite	3111	3	R1
Bassin	3211	9	G
Bassin	3211	7	R
Bassin	3211	1	R1
Jatte	3221	2	E1
Jatte	3221	1	E1
Jatte	3222	1	R1
Jatte	3231	2	E1
Jatte	3241	1	R1
Tasse	3261	1	R1
Assiette creuse	3311	4	B1
Assiette creuse	3311	24	E1
Assiette creuse	3311	4	E4
Assiette creuse	3311	2	E5
Ecuelle	3411	38	E1
Ecuelle	3411	5	E4
Ecuelle	3411	1	E5
Ecuelle	3411	1	E8
Plat creux	3811	1	E1
Jatte	3841	1	E1
Assiette plate	4121	1	E7
Dinette ?	4311	1	B1
Souscoupe	4321	1	F
Chauffe-plats	7111	3	G
Rechaud	7112	1	E1
Chauffe-plats	7113	1	E1
Marmite	10122	1	G
Marmite	10131	4	G
Coquemar ?	10131	3	R1
Marmite	10161	1	G
Pot	10172	18	G
Marmite	10211	1	G
Marmite	10231	1	G
Pot anse panier	10341	1	E1
Cruche/pichet	10351	1	E7
Pot de chambre	10511	1	R1
Pot	10621	1	R1
Cruche	11011	1	E1
Cruche	11011	4	G
Bibéron	11021	1	E1
Bibéron	11031	1	G1
Bibéron	11041	1	E8
Cruche à bec ponté	11051	3	G
Cruche à bec ponté	11051	1	G1
Cruche à bec ponté	11051	3	R1
Cruche	11061	9	R1 / R
Cruche	11061	1	E1
Pichet	11212	1	R1
Jatte	30111	1	R1
Tasse	30211	1	R1
Jatte	30221	1	E1
Jatte	30311	1	R1
Pichet/cruche	11212 / 11061	3	R1
Jatte	322 / 324	1	E1
Poignon	3831 ?	1	R1
TOTAL		740	

180 Quelle est la place prise par chaque famille, pour une période comprise entre le début et le milieu du XVIe s. ? La commune grise G garde la première place avec 73 % du mobilier, suivie par la commune rouge glaçurée R1 avec 14 % ; viennent ensuite la commune rouge R avec 5 %, la verte sur engobe E1 et le service vert B1 avec 3 % et la commune grise glaçurée avec 1,5 % ; la faïence F et les productions décorées forment un

dernier groupe qui ne dépasse pas la barre des 1 %. L'arrivée de nouvelles productions compromet fortement l'équilibre instauré au Moyen Âge entre la commune rouge glaçurée R1 et la commune grise G, mais cette dernière garde sa situation de monopole, puisque l'ensemble des autres familles ne totalise que 27 % du mobilier !

- 181 Cette répartition est à comparer avec celle élaborée pour les Terreaux, à partir d'un matériel daté du milieu du XVIe s. : la commune grise G est encore majoritaire (28,5 %), suivie de la verte sur engobe E1 (17,5 %) et du service vert B1 (16,5 %) ; la commune rouge glaçurée vient donc en quatrième position avec 14,5 % du mobilier ; on trouve ensuite la jaune décorée E5 (11 %) et la faïence F (4 %) ; et enfin, le reste des productions décorées.
- 182 Les chiffres montrent la montée des nouvelles familles, telles que le service vert B1 et celui sur engobe E1, au détriment de la commune rouge glaçurée R1, mais aussi de la commune grise, qui commence peut-être ici son lent déclin. Il faut noter également la place importante de la jaune décorée E5, sans que l'on puisse dire s'il s'agit d'une caractéristique du remplissage du fossé des Terreaux ou de la pleine période de diffusion de cette famille.
- 183 La présence de nouvelles familles va de pair avec un changement des types de céramiques. On peut noter, pour le début du XVIe s., la persistance ou le renouveau des cruches à bec ponté en G ou R1 ; l'apparition des marmites à anses coudées en G (**1311**) et des marmites à deux anses en G ou R1 (de formes 141 et 142) ; l'apparition des lèchefrites en E1 et R1 (**3111**), des jattes en E1 et R1, des écuelles et des assiettes en E1 (**3411 et 3311**), des cruches (**1112**) avec toutefois une persistance de types anciens (**11061** ou pichets **11212**). On trouve aussi les premiers poêlons en R1 et quelques coquemars. Dans la première moitié du XVIe s., on note une diversification des cruches à bec pincé ainsi que la disparition des types anciens et des pichets **11212** ; la présence de cruches à bec tubulaire est également constatée, tout en gardant en mémoire, pour le Moyen Âge, les fragments de système verseur identiques, trouvés en cours de fouille sans pour autant définir de forme complète. La deuxième moitié du XVIe s. est aussi une époque de grande expansion pour les marmites en G (**1311**) et en R1 (**141, 142**) ; parallèlement, on remarque la présence de marmites en service vert B1, d'un pot de stockage en R1, de lèchefrite en E1, B1 et R1. Les jattes se diversifient en de nombreux types ; les assiettes creuses et les écuelles sont maintenant produites en de multiples familles ; la présence d'accessoires de service tels que les chauffe-plats est un fait acquis, de même que celle des pots de chambre, des coquemars, des tasses (**30211**) et surtout, des premières assiettes plates en famille E2.
- 184 Les répartitions élaborées à partir des usages de chaque récipient permettent également de mieux saisir l'importance du XVIe s. dans l'histoire de la céramique : 76 % du vaisselier est consacré à la cuisine, 8 % au service des boissons, 4 % pour la préparation des aliments sous forme de jattes et de bassins ; 0,5 % pour la conservation et le transport. Ces chiffres sont assez proches de ceux établis pour la fin du XIIe s. ; mais, à la différence du Moyen-Âge, ils ne comptabilisent ici qu'une partie du mobilier : le XVIe s. voit l'émergence de nouveaux usages ; ainsi, 10 % du matériel est consacré au service et à la consommation des aliments (assiettes, plats, écuelles), 0,6 % à la consommation des boissons (tasses), 0,6 % aux accessoires de service (chauffe-plats) et 0,1 % à l'hygiène, sous forme de pots de chambre.

## Le XVIIe siècle

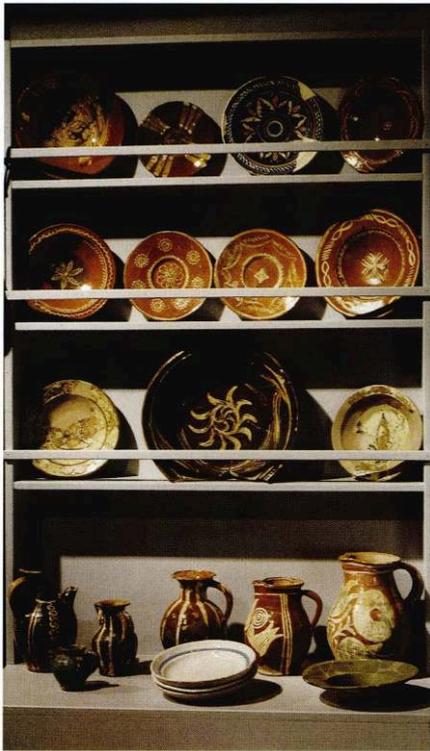
- 185 Pour l'ensemble de ce siècle, nous disposons de 11 541 fragments, lesquels fournissent 1 250 vases répertoriés (**tableau 8**).

Tableau 8. Total des types après collage au XVIIe siècle

DESIGNATION	TYPE	NOMBRE	FAMILLE
Cruche	1111	6	E2
Cruche	1112	6	E4
Cruche	1112	1	E5
Cruche	1114	4	E6
Cruche	1122	6	R1
Cruche	1131	3	E6
Marmite	1211	58	R1
Marmite	1221	36	G ET G1
Pot de chambre	1231	6	E1
Pot de chambre	1231	1	E8
Marmite	1311	19	G
Marmite	1331	2	R1
Pot à cuire	1511	1	B1
Pot à cuire	1521	3	B1
Pot à cuire	1711	5	B1
Pot à cuire	1721	6	B1
Pot de stockage	1731	1	G1
Coquemar	1821	8	B1
Coquemar	1841	1	E1
Pot de stockage	2111	1	E8
Bassin	3211	13	G
Jatte	3251	17	E2
Assiette creuse	3311	209	B1
Assiette creuse	3311	44	E1
Assiette creuse	3311	2	E2
Assiette creuse	3311	53	E2 / E3
Assiette creuse	3311	2	E3
Assiette creuse	3311	1	E4
Assiette creuse	3311	6	E5
Assiette creuse	3311	50	E8
Assiette creuse	3311	39	G1
Assiette creuse	3311	14	R1
Ecuelle	3411	12	B1
Ecuelle	3411	54	E1
Ecuelle	3411	1	E2
Ecuelle	3411	331	E2 / E3
Ecuelle	3411	1	E3
Ecuelle	3411	10	E4
Ecuelle	3411	1	E5
Ecuelle	3411	6	G1
Ecuelle	3411	5	R1
Tasse	3421	1	E1
Tasse	3421	4	E2 / E3
Coupelle	3431	1	E1
Puëlon	3832	1	B1
Assiette plate	4111	14	E2 / E3
Assiette plate	4111	1	E8
Gobelet	5111	2	E2
Couvercle	6111	1	G
Couvercle	6211	1	R1
Chauffe-plats	7111	37	G
Réchaud	7211	2	R
Cruche de stockage	10711	1	E2
Cruche	1111 / 1112	7	E1
Cruche	1121 / 1113	9 / 8	E2 / E3
Pot à cuire	1511 / 1521	100	B1
Bassin	3211?	2	R1
Jatte	3221 / 3241	30	E1
<b>TOTAL</b>		<b>1250</b>	

- 186 Par rapport au siècle précédent, la répartition par familles souligne un certain nombre de changements. Pour la première fois, la commune grise G n'est plus en situation de monopole (17 %) et cède la place au service vert B1 (35 %) ; le XVIIe s. semble être une période faste pour la rouge décorée E2 (12 %), qui dépasse même la verte sur engobe E1, stabilisée à 11 %. La commune rouge glaçurée n'est cependant guère mieux lotie, mais dans l'ensemble, ces quatre dernières familles fournissent, après le service vert B1, l'essentiel du mobilier du XVIIe s. Les autres productions décorées, la faïence, la commune grise glaçurée ne dépassent pas la barre des 3 % et restent quasi confidentielles. On note le déclin évident de la jaune décorée E5 et de la faïence, la présence des divers E8 et l'apparition de nouvelles familles, la beige décorée E6 et la jaspée E3, qui totalisent respectivement 3 et 2,5 % : le catalogue de la première ne compte que quelques types de cruches, tandis que la seconde s'oriente plutôt vers les formes ouvertes.
- 187 Au niveau des types, on retiendra la présence, en famille rouge décorée E2, de jattes de type **3251**, qui sont un bon repère chronologique. Le début du siècle voit la disparition des marmites à anses coudées (**1311**) en G, ainsi que celles appartenant aux formes 141 et 142 en G ou R1. En règle générale, les marmites à panses globulaires cèdent la place aux pots à cuire pourvus de panses plus rectilignes.

## 164 - Ensemble de céramiques du XVIIe s. (région Lyonnaise)



- 188 La répartition par usage montre que sur l'ensemble des vases, 67,5 % concerne le service et la consommation ; 19 % la cuisson ; 5 % la préparation ; 4 % le service des boissons ; 3 % les accessoires de service ; 0,5 % la consommation des boissons ; 0,5 % la conservation et le transport et 0,5 % l'hygiène. Une comparaison avec l'époque antérieure fait ressortir la surprenante inversion des proportions en ce qui concerne la cuisson et le service/consommation des aliments : la première passe de 76 % à 19 % et la seconde monte de 10 % à 67,5 %. Comment peut-on expliquer ces phénomènes ? Le XVIIe s. est une période où les arts culinaires retiennent l'attention ; il est donc hors de question de voir, dans la baisse d'utilisation de récipients destinés à la cuisson, une désaffectation de la cuisine. Au contraire, il s'agit peut-être des conséquences d'un besoin de produits identiques, mais en d'autres matériaux, tels que le fer ou le cuivre, comme par exemple la poêle, inconnue en céramique. L'augmentation des récipients destinés au service et à la consommation des aliments prend sa source sans doute dans un changement de mentalité ; à cette époque, la séparation entre la cuisine et la salle à manger est effective et le besoin d'agrémenter cette dernière se fait sentir, d'où un éventail accru de nouvelles formes, souvent décorées, disponibles pour satisfaire la demande des utilisateurs (**fig. 164**). En fin de compte les deux phénomènes sont liés : pour l'artisan, la baisse d'intérêt des récipients de cuisson signifie baisse des ventes donc des bénéfices, ce manque à gagner doit donc être compensé par des achats d'autres produits, d'où la grande variété de production d'assiettes et d'écuelles constatée pour cette époque. Cela dit, on ne connaît pas la place prise par d'autres matériaux : le bois ne doit pas inquiéter les artisans potiers ; la difficulté du travail limite les formes aux assiettes et autres récipients plats ; l'industrie du verre reste axée sur les récipients servant au transport, au service et à la consommation des boissons et n'entre pas en concurrence avec la céramique ; quant au métal, le manque de référence

ne permet pas de le prendre en considération : c'est pourtant le seul matériau qui peut empiéter sur le domaine des productions céramiques.

### Période charnière : deuxième moitié du XVIIe, début du XVIIIe siècle

- 189 Pour cette période, nous disposons de 1 803 fragments, lesquels fournissent 131 vases répertoriés (**tableau 9**). Il faut se souvenir que cette période est difficile à appréhender, par manque de critères de datation absolue ; on s'aidera donc de l'étude de deux remplissages de fosse, mis au jour lors de la fouille de la place Antonin Poncet, à Lyon, et datés du dernier quart du XVIIe s. : ce lot fournit 333 vases pour 4 331 fragments.

Tableau 9. Total des types après collage pour la période charnière XVIIe-XVIIIe siècle

DESIGNATION	TYPE	NOMBRE	FAMILLE
Croche	1113	1	E3
Croche	1121	2	E3
Croche	1142	1	E5
Marmite	1211	3	R1
Marmite	1221	5	G
Pot de chambre	1231	3	E1
Coquemar	1541	1	E1
Pot à cuire	1711	1	B1
Coquemar	1821	1	B1
Jatte	3221	3	E1
Jatte	3251	10	E2
Jatte	3252	1	B2
Assiette creuse	3311	7	B1
Assiette creuse	3311	5	B2
Assiette creuse	3311	10	E1
Assiette creuse	3311	9	E2
Assiette creuse	3311	1	E3
Assiette creuse	3311	1	E4
Assiette creuse	3311	1	E5
Assiette creuse	3311	6	E8
Assiette creuse	3311	5	R1
Écuelle	3411	2	B2
Écuelle	3411	3	E1
Écuelle	3411	7	E2
Écuelle	3411	2	E3
Tasse	3421	1	E2
Écuelle	3511	1	E1
Écuelle	3521	2	E8
Pot à conserve	3531	1	E3
Assiette creuse	3611	1	B2
Pot de chambre	3711	2	F4
Assiette creuse	3811	1	E2
Plat creux	3813	1	E4
Assiette creuse	3814	2	R1
Assiette plate	4111	1	E2
Assiette plate	4111	2	E5
Assiette plate	4121	2	E7
Pot de fleurs	5211	1	E1
Croche	111.	16	E8
Croche	111.	1	E5
Couvercle	6111 / 6121	5	R1
<b>TOTAL</b>		<b>131</b>	

- 190 La répartition des familles concernant le matériel d'Antonin Poncet offre certaines analogies avec l'époque précédente : prédominance du service vert B1 (26 %), suivi de près par la commune grise G (22 %) ; puis vient la verte sur engobe (14,5 %), la rouge décorée (6 %) et enfin les autres productions. Deux faits marquants sont à retenir ici : d'une part, la présence, en troisième position, des divers E8 avec 14,5 % et d'autre part celle du service jaune B2, dont c'est la première manifestation, avec 3,5 %. Les calculs effectués dans le cadre de cette étude permettent de nuancer cette image : la place prise par les divers E8 est beaucoup plus marquée avec 27,3 % du mobilier, de même que celle du service jaune B2 (6 %), et de son homologue, le service vert B1 (5 %). La verte sur engobe E1 (7 %), la rouge décorée E2 (9 %) et la commune grise G (10 %) restent toujours d'actualité, même si, individuellement, elles montrent une baisse sensible. La place importante de la commune rouge glaçurée, avec 16,5 % du mobilier, n'est pas significative : ce chiffre est faussé par la présence de multiples fragments de canalisations.

- 191 En ce qui concerne le domaine des types de céramiques, l'époque est plutôt pauvre en innovations ; il s'agit plutôt de variantes de types déjà existants : assiettes creuses (3611 et 3814) ou plates (4121), pots de chambre (3711), écuelles (3511, 3521), plats creux (3811 et 3813), pot à conserves (3531).
- 192 Le classement par usage montre que 50 % du mobilier concerne le service et la consommation des aliments ; 19,5 %, le service des boissons ; 12,6 %, la préparation des aliments ; 12,6 %, la cuisson ; 4 %, l'hygiène ; 0,7 %, la conservation et le transport et 0,7 % classé en rubrique divers, qui renvoie en fait à des pots de fleurs. Ces chiffres sont légèrement différents de l'époque précédente : on retrouve la prépondérance des céramiques destinées au service et à la consommation des aliments, mais le service des boissons prend le pas sur la cuisson, laquelle fait jeu égal avec la préparation des aliments.

## Le XVIIIe siècle

- 193 Les quelques 1 122 fragments à notre disposition qui fournissent 133 vases répertoriés, ne peuvent que donner une image incomplète de cette époque (tableau 10).

Tableau 10. Total des types après collage au XVIIIe siècle

DESIGNATION	TYPE	NOMBRE	FAMILLE
Cruche	1111	1	E2
Cruche	1111	1	E4
Cruche	1112	2	E5
Cruche	1131	3	E6
Cruche	1151	1	F
Chocolatière	1161	1	F
Marmite	1221	1	R
Marmite	1221	2	G
Pot de chambre	1231	1	E1
Pot de chambre	1231	3	E4
Marmite	1341	24	B7
Pot à cuire	1531	2	B1
Coquemar	1821	2	B1
Bassin	3211	1	G
Jatte	3251	1	E2
Jatte	3253	1	E2
Jatte	3284	1	B2
Assiette creuse	3311	8	F
Assiette creuse	3311	3	B1
Assiette creuse	3311	1	B2
Assiette creuse	3311	3	E5
Assiette creuse	3311	5	B1
Assiette creuse	3311	1	E4
Plat creux	3311	1	E2
Ecuelle	3411	7	E3
Ecuelle	3411	5	E2
Ecuelle	3411	1	E8
Ecuelle	3411	4	E4
Ecuelle	3411	4	E5
Tasse	3421	1	E8
Tasse vin	3441	1	F
Ecuelle	3511	1	E5
Pot à conserves	3531	4	E3
Pot de fleurs	3541	1	E1
Pot de fleurs	3541	1	B2
Assiette creuse	3612	1	E4
Pot de chambre	3711	1	E1
Pot de chambre	3711	1	E5
Pot de chambre	3711	5	E8
Pot de chambre	3711	2	E1
Plat creux	3812	1	E4
Plat creux	3813	2	E5
Jatte ?	3821	1	B2
Poëlon	3831	1	B2
Assiette plate	4111	3	E8
Assiette plate	4111	1	E4
Assiette plate	4111	1	E1
Assiette plate	4111	1	E5
Assiette plate	4121	1	E8
Assiette plate	4121	1	E7
Assiette plate	4211	6	F
Pot de fleurs	5211	2	E1
Marmite	1511 / 1521	2	B1
<b>TOTAL</b>		<b>133</b>	

- 194 Le calcul de répartition des familles souligne la prédominance du service jaune B2 (25 %) et des divers E8 (21 %), suivis de près par le service vert B1 (17 %). Toutes les autres productions sont comprises dans les 37 % restants : entre 0,2 % pour la commune grise glacurée et 7 % pour la décorée aux engobes E2, on remarque la disparition de la commune rouge glacurée R1 et la place minime occupée par la commune grise G (3,5 %).

- 195 Au niveau des types, quelques variantes de cruches (1131, 1151), de pots (1531), de jattes (3253,3254), d'assiettes (3612) ou de plats (3812) voisinent avec des vases entièrement nouveaux, tels que la chocolatière 1161 ou le taste-vin 3441 ; mais la fouille récente, rue Gilbert Dru, de l'atelier du faïencier Joseph Combe, qui œuvra de 1732 à 1737, fournit un catalogue de formes inconnues jusqu'alors : force est de constater qu'on manque de matière première pour avoir une idée précise du mobilier en usage à cette époque.
- 196 La classification par usage montre que 44 % du mobilier concerne le service et la consommation des aliments ; 27 % la cuisson ; 10 % l'hygiène ; 7 % le service des boissons ; 4,5 % la préparation des aliments ; 3 % la conservation ; 3 % classés en rubrique divers, renvoient toujours aux pots de fleurs et les 1,5 % restant concernent la consommation des boissons. Le service et la consommation des aliments restent toujours en première place, suivis par la cuisson, qui bénéficie de la mise en circulation des marmites en service jaune B2. L'hygiène est de plus en plus présente et la préparation reprend une place équivalente à celles des XVIe et XVIIe s.
- 197 Le XVIIIe s. pose un certain nombre de questions difficiles à résoudre sans connaître le XIXe s. A ce sujet, on peut citer la place de plus en plus importante prise par la famille E8, qui reflète, en fait, un certain manque dans nos connaissances. Le parti pris d'arrêter l'étude au XVIIIe s. prive d'un certain nombre d'informations. Cela dit, un bref regard sur le mobilier du XIXe s., trouvé dans les quelques dépotoirs mis au jour, laisse imaginer l'ampleur du travail : le XIXe s. n'est pas une période que l'on peut étudier simplement à partir de la céramique, mais nécessite une vision globale incluant les autres catégories de matériaux, tels que le métal ou le verre, pour lesquels la documentation est abondante, à la différence des époques antérieures (fig. 165).

165 - Ensemble de céramiques du XVIIIe s. (région Lyonnaise)



---

## NOTES

1. Certaines fouilles datées fin XVe, comme par exemple la zone IX des Terreaux, prouvent l'existence de marmites en R1, mais ne fournissent pas de vases entiers.
2. Signalons que ce dernier type pourrait être assimilé à une cruche de transport ; ses dimensions réduites conduisent à l'intégrer dans les cruches de table.
3. Il s'agit de l'enveloppe de Clive R. Orton (Orton 1987) : il suffit de superposer tout les dessins d'une même forme et de tracer le contour de l'ensemble : plus le dessin de la somme des vases (l'enveloppe) se rapproche d'un exemplaire, plus la production est standardisée ; dans le cas des écuelles, les contours de l'enveloppe sont extrêmement resserrés.
4. Les marmites de ce dépotoir sont d'ailleurs dotées de fonds identiques.
5. La chronologie proposée dans le catalogue "*A la Fortune du Pot*" est maintenant dépassée : on pensait alors que cette production était typique du XVIIe s.
6. Par exemple, l'exemplaire p. 161 photo 803, dans le *Dictionnaire des Objets Civils et Domestiques*.
7. L'étude de la faïence est volontairement laissée succincte ; un diplôme de maîtrise est en cours sur le sujet par A. Horry et comprend également des analyses de pâte en laboratoire.